

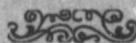
ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1904-07



MONTREAL
ARBOUR & LAFERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

1904

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 15 août 1904.



saurait
parole.

Cet
un par
supérie
ni aux

—
dans le
curiosit
a plu
chez ne

AFRIQUE OCCIDENTALE

Une mission nouvelle au Jébou

LETTRE DU R. P. VOGT,

Missionnaire à Lagos, au T. R. P. Planque, supérieur
des Missions Africaines

Lagos, le 6 octobre 1903.

LE récit commence comme un conte...

Un jour, conduits par un catholique de Lagos, cinq hommes viennent trouver Mgr Lang. Après les salutations d'usage, qu'un noir bien élevé ne saurait oublier, le chef de la bande prend gravement la parole.

Cet homme peut avoir une trentaine d'années. Il porte un parapluie ; aux pieds, il a des pantoufles, signe de sa supériorité sur ses compagnons, qui n'ont rien, ni à la main, ni aux pieds.

— Maître, dit-il, nous sommes des gens d'Ibonwon, dans le Jébou. Nous avons vu votre *church* (église), et par curiosité, nous sommes entrés pendant un service. Cela nous a plu beaucoup, et nous serions contents, si vous veniez chez nous.

“ — Vous êtes protestants sans doute, demande Mgr Lang.

“ — Oui, Seigneur, nous avons été protestants. Quelques-uns parmi nous sont même baptisés. Depuis longtemps, nous voulions suivre la religion du Blanc. Nous construisîmes un *church* et une maison. Puis, nous nous adressâmes aux protestants des environs, pour avoir un ministre et un *teacher* (maître d'école). Jamais le ministre ne nous a été envoyé. Seul le *teacher* vint, Mais il ne nous plaisait pas ; il n'a fait aucun bien chez nous ; nous l'avons renvoyé. Depuis un an, nous sommes abandonnés. Personne ne nous instruit.

“ — Vous n'avez pas essayé de trouver un autre *teacher* dans votre voisinage ?

“ — Les autres protestants sont peut-être bons ; mais celui qu'on nous avait donné nous a trompés, nous ne voulons plus de protestants, nous voulons être catholiques et vous avoir pour chef.

“ — Alors, vous désirez avoir une mission catholique chez vous ?

“ — Oui, nous en serions très heureux.

“ — Très bien. Mais je ne puis m'engager à vous donner de suite un prêtre et un maître d'école. Quand vous m'aurez prouvé que réellement vous avez bonne volonté, j'aviserais... Vous savez lire le *nago* ! Voici des catéchismes. Prenez-en chacun un ; informez-vous du nombre de ceux qui veulent se convertir et revenez dans quelques jours.

“ — C'est bien, chef. Nous reviendrons dans huit jours et plus nombreux. ”

Ils tinrent parole. Au jour fixé, ils étaient là une douzaine demandant instamment à se faire instruire de la religion catholique.

“ — Père, disaient-ils, de grâce, venez chez nous. Les plus influents du village veulent se convertir. Plusieurs hommes des environs le veulent aussi. Ils se joignent à

nous pour vous prier de venir dans notre pays. Nous sommes cent soixante-dix. ”

Comment rejeter ces instantes prières ?

Mgr Lang me dit de partir avec eux pour examiner de près s'il y avait quelque espoir de réussite pour une mission.

* *

Ibonwon est dans le Jébou. Cette partie du Yoruba n'a encore aucun poste catholique. Elle était autrefois complètement interdite aux Blancs. Le P. Borghero, en 1864, alla jusqu'à Epé, mais ne put pénétrer plus avant. Les populations étaient en guerre et les routes fermées. Le P. Chaussé et le P. Holley, dans leur voyage de 1883, visitèrent la partie ouest du Jébou, non sans difficultés. Plus tard le P. Chaussé fit aussi une excursion à la capitale. En 1892, l'Angleterre ouvrit cette contrée au commerce et la mit sous son protectorat. Depuis cette époque les PP. Pied et François en visitèrent une partie et deux ou trois des nôtres ont traversé le pays, se rendant à Oyo. Un résident anglais habite à Epé. Un docteur blanc y est chargé de l'hôpital et un corps de troupe haoussa garde le pays.

Chaque semaine un *steamer* fait le service postal par la lagune. Le trajet est de huit heures.

* *

Accompagné de deux hommes d'Ibonwon et d'un *boy*, je pris place dans le petit vapeur. Il pleuvait ; la lagune agitée. Les nombreux passagers étaient des soldats pour la plupart. Un voyage de ce genre avec ses inconvénients et ses imprévus a été mille fois décrit. Je vous ferai grâce des petits événements qui le signalèrent. Assis dans une cabine, mes

rêves volaient au Jébu. J'entrevois des conversions nombreuses, Tout était gai, souriant, malgré les nuages et la pluie... Epé était là à une petite demi-heure. Voici l'hôpital, la résidence et la maison du docteur. J'y étais... quand tout à coup le vapeur stoppe. J'interroge le capitaine qui peste et jure contre ses hommes.

— Un accident à la machine, nous ne pouvons arriver ce soir.

— Comment, capitaine, vous plaisantez, mais nous y sommes ; encore quelques minutes...

— Pardon, Père, résignez-vous, non, nous ne pouvons plus marcher. ”

La nuit me parut longue, horriblement longue, dans cette étroite cabine, où quatre noirs couchaient avec moi. Le jour paraît enfin. Eré est toujours là devant nous et notre petit vapeur se met en marche doucement, tout doucement, comme un malade, qui fait sa première sortie... Cette fois, j'y suis. Je saute à terre, me voici au Jébu.

* * *

Je rends visite au capitaine anglais et au docteur. Ils sont charmants... Je leur dit au revoir... A mon retour, dans trois jours, il sont assurés de ma visite, et me donneront l'hospitalité.

Je marche gaiement. Puis j'ai là une douzaine d'hommes, qui me font escorte. Ce sont nos futurs fidèles. A mi-chemin entre Epé et Ibonwon, une douzaine d'autres me saluent et m'accompagnent aussi. La route est belle, bien entretenu. Après deux heures de marche, voici un sentier passant à travers champs ; c'est le chemin d'Ibonwon, qu'on aperçoit là-bas, entouré de son bois de palmiers et de cocotiers. On distingue même quelques toits en zinc. Décidément nos gens sont dans le progrès. Ils sont travailleurs, car, de chaque côté de la voie, les terres sont bien cultivées.

* * *

Nous sommes à l'entrée du village ; il me paraît très irrégulièrement construit. Mes guides me font voir une petite propriété.

“ — Père, disent-ils, c'est là le terrain que nous vous donnons. ”

Deux constructions s'y élèvent : la chapelle et la case qui fut habitée par le *teacher*. Près du *church* un modeste, très modeste clocher. J'entre, j'examine. L'église est vieille, petite. Les murs sont bas ; ils ont à peine un mètre de hauteur ; naturellement ils sont en terre. Des poteaux piqués à l'extérieur soutiennent la toiture en paille. Des bancs en bambous garnissent l'intérieur. La maison de l'instituteur n'est guère moins misérable. Les murs sont cependant blanchis à la chaux. Elle a une véranda et contient cinq réduits mal éclairés autour d'une chambre un peu plus grande. Comme toujours elle est très peu aérée. Un noir peut y vivre... Je m'y installe sans plus de façon : ce n'est que pour trois jours. Et plus d'une fois j'ai habité la lutte d'un noir.

* * *

Le bruit de mon arrivée s'est répandu. Les habitants, hommes, femmes, enfants, se rassemblent devant la chapelle.

Je sors. Les souhaits de bienvenue sont touchants.

On m'entoure. On me questionne sur ma santé, mon voyage. Je réponds à tous et leur dis ma joie de faire leur connaissance. Puis je leur demande s'ils veulent être catholiques.

“ — Oui, Père, nous le désirons vivement, nous le voulons. Restez ici ; instruisez-nous de votre religion. ”

Une liste est dressée. D'un seul coup, voici cent vingt adhérents, dont une quinzaine sont déjà baptisés. Vingt-quatre femmes se font aussi inscrire. Quarante ou cinquante enfants viennent à l'école, sans doute pas régulièrement, car le noir goûte fort l'école buissonnière. Je leur annonce que le lendemain il y aura messe et instruction à la chapelle. Ils se retirent enchantés.

Dans la soirée les visiteurs affluent avec de petits présents. Ils demandent des cathéchismes, des livres de prières et des cantiques.

Le lendemain, la chapelle est pleine de monde. Je célèbre la sainte messe. Tous sont à genoux dans le plus grand recueillement. Je leur parle longuement du Saint-Sacrifice et du culte que nous devons à Dieu.

Après ma messe je parcours le village et les environs. Partout la réception est respectueuse, sympathique, gaie.

* *

Le pays est légèrement accidenté. Le terrain, destiné à devenir la mission catholique, est sur une élévation. Qu'une petite église ferait bien là-haut, dominant les maisonnettes bâties à ses pieds ! Tout autour du village s'étend une immense forêt de cocotiers et de palmiers. Elle est coupée de nombreuses éclaircies, où poussent le maïs, l'igname et le manioc. À en juger par la beauté de ces plantations, la terre doit être excessivement fertile. Le missionnaire aurait là un jardin lui rapportant d'excellents légumes.

Ibonwon compte plus d'un millier d'habitants. Cinq autres villages sont situés tout près. Je les visite successivement et je constate avec plaisir que nous n'avons pas été trompés. Plus de cinquante hommes me donnent leurs noms ; tous affirment que l'établissement d'une mission sera un grand honneur pour eux.

* *

Le
inqui
recev
le No
messe
coton
sable
heure
tromp
sonnes
étaient
ment q
Je leur
tés et
désirs.

À la
cessaire
de priè
Deux h
gos et r
L'aprè
avec vio
voir été
ma case
complète
village.

Le lun
du départ

Ces par
une douz
réitère m
était prêt
d'Epé, où

Le résic

Le dimanche, de gros nuages couvrent le ciel. Je suis inquiet. Il va pleuvoir et beaucoup. Le Blanc n'aime pas à recevoir d'ondée, et sous ce rapport comme sur bien d'autres, le Noir ressemble au Blanc. Mes gens viendront-ils à la messe ; Ils n'ont ni parapluie, ni chaussures ; et le pagne de coton léger est vite trempé... Ils seraient donc bien excusable de rester chez eux... Cette fois du moins, je suis heureux de l'avouer, mes prévisions pessimistes furent trompées. L'église fut pleine de monde. Deux cents personnes étaient là entassées. Les hommes des villages voisins étaient accourus et ne se tenaient pas moins respectueusement que les autres, restant à genoux durant toute la messe. Je leur fis le catéchisme, leur enseignai les principales vérités et les exhortai vivement à persévérer dans leurs bons désirs.

A la sortie de l'église il y eut un *meeting*. L'argent nécessaire à l'achat de cent catéchismes, de quarante livres de prières et de paroissiens fut immédiatement recueilli. Deux hommes furent désignés pour m'accompagner à Lagos et rapporter ces livres.

L'après-midi, la pluie si longtemps menaçante tombe avec violence. La tornade se déchaîne, comme furieuse d'avoir été si longtemps contenue. La couverture en paille de ma case résiste au choc. Elle est neuve. Mais l'église est complètement décoiffée ainsi que plusieurs habitations du village. Heureusement que nous n'y étions plus.

Le lundi, mes nouveaux amis sont chez moi. C'est le jour du départ. Les adieux ne sont jamais gais.

Ces pauvres gens me font des présents : un sac d'ignames, une douzaine de poules, deux moutons. Je les remercie et réitère ma promesse. Le *boy* avait plié les bagages. Tout était prêt. Avec les deux envoyés nous reprenons la route d'Epé, où nous arrivons vers midi.

Le résident et le docteur me font le meilleur accueil.

* * *

Le lendemain j'étais à bord du petit *steamer*. Cette fois le temps fut beau, la lagune très calme. Les huit heures de traversée furent des plus agréables. A huit heures du soir nous faisons notre entrée triomphale à Lagos.

La cause du Jébou est gagnée à Lagos. Ici les volontaires sont prêts à partir pour fonder la mission, mais leur bonne volonté sera-t-elle secondée par vous, charitables lecteurs, qui pouvez donner ce dont ils ont besoin ?... J'ai confiance... Sous peu les Ibonwon seront catholiques. Leur église et leur école seront reconstruites, et la tornade n'enlèvera plus le toit.

LE LOI

Sou

Par Mgr

Le doyen de
pension
visit
t



quatre
de con
n'étaie
confus
nourri que le m

ETATS-UNIS

LE LONG DU RIO GRANDE ⁽¹⁾

Souvenirs d'une visite pastorale

Par Mgr GRANJON, évêque de Tucson

V

Le doyen des missionnaires arizoniens. — Visite au pensionnat des Sœurs de Las-Cruces. — La visite du Rio-Grande. — Le protestantisme. — Histoire de Jacinto.

(Suite)

A quatre heures de l'après-midi, nouvelle cérémonie de confirmation, pour ceux qui, venant de loin, n'étaient pas arrivés à temps le matin. Nouvelle confusion, nouveau tapage, mais cette fois moins nourri que le matin, la foule était moins nombreuse.

(1) Voir le numéro précédent.

La cérémonie achevée, un *buggy* m'emmène à l'autre bout du village, au pensionnat tenu par les Sœurs de Lorette. La construction, déjà ancienne, est de bonne apparence. Le pensionnat est florissant ; il compte quarante pensionnaires dont quelques-unes venues du Mexique. Tout ce petit monde est rassemblé dans une salle pour me souhaiter la bienvenue. Les élèves protestantes — il y en a toujours un certain nombre — témoignent autant de respect et de plaisir que leurs compagnes catholiques.

L'une d'elles, nouvellement convertie, a été baptisée et a fait sa première communion il y a quelques jours. Je lui donne la confirmation.

* * *

De tous les arts d'agrément, la musique est de beaucoup le plus goûté dans ces pays. Nulle enfant ne passe par le pensionnat sans en sortir plus ou moins musicienne. Pendant que l'on prépare un petit concert impromptu, j'achève ma visite de l'établissement, jusqu'au dernier étage, tout près des combles, inclusivement, car à cette hauteur, l'on jouit d'une vue magnifique. Une galerie s'étend sur toute la longueur de la façade tournée vers le Sud.

* * *

La vallée du Rio Grande déploie, à perte de vue, des cultures verdoyantes, où domine l'*alfalfa*, espèce de luzerne (*medicago sativa*). Cette herbe vivace constitue presque uniquement le fourrage récolté en Arizona. Elle croît abondamment dans les terres alluviales, partout où l'irrigation est possible ; car ici il ne faut pas compter sur les pluies : elles sont nulles ou à peu près. Mais, dans les sols maintenus à l'état relativement humide, le soleil et la chaleur con-

tinue se charger multiples ; telle d'alfalfa se vend

Avec les planbreux, des ver avec exubérance aux ramures im (*populus monil* coton, tire son n la graine. C'est arizonienne. Pa sol humide, il at est très dense, d' projette, est déli d'Orient, les gran par ci par là, au cottonwood soliti acariâtre et avar de la terre, leur 1 les plus déshérité

Cette partie de une faible section vais suivre jusq cieuse. Le fleuv gnols *Rio Grand* très juste, car, à l' est le plus long co

De sa source, d bouchure, dans le une artère de 3,(sa partie supérie fermé par endroits A mesure qu'il coule au milieu d un si long parcour

tinue se chargent du reste : les récoltes sont abondantes et multiples ; telle prairie donne jusqu'à sept coupes. La tonne d'alfalfa se vend, suivant la saison, de 12 à 18 dollars.

Avec les plantations d'alfalfa, alternent des jardins ombreux, des vergers où le figuier et le grenadier s'étalent avec exubérance. Ça et là les masses vertes du *cottonwood* aux ramures immenses enchantent le regard. Le *cottonwood* (*populus monilifera*), du genre peuplier, nommé arbre-à-coton, tire son nom de l'enveloppe cotonneuse qui enserme la graine. C'est sans contredit le plus bel arbre de la flore arizonienne. Partout où ces racines rencontrent un sous-sol humide, il atteint des dimensions superbes. Le feuillage est très dense, d'un beau vert ; et l'ombre, très vaste, qu'il projette, est délicieusement fraîche. A défaut du palmier d'Orient, les grandes plaines brûlées de l'Arizona offrent, par ci par là, au voyageur fatigué l'abri bienfaisant d'un *cottonwood* solitaire. C'est ainsi que dame Nature, parfois acariâtre et avare, comme prise de pitié pour les habitants de la terre, leur ménage quelques douceurs dans les régions les plus déshéritées.

Cette partie de la vallée de Rio Grande, dont j'aperçois une faible section du haut de mon observatoire et que je vais suivre jusqu'à El Paso, est vraiment une oasis délicieuse. Le fleuve qui la dessert fut nommé par les Espagnols *Rio Grande del Norte* (le Grand Fleuve), appellation très juste, car, à l'exception du Mississipi, le Rio Grande est le plus long cours d'eau de l'Amérique.

De sa source, dans les montagnes du Colorado, à son embouchure, dans le golfe du Mexique, le Rio Grande forme une artère de 3,000 kilomètres de longueur. Son cours, à sa partie supérieure, est enfermé dans un bassin étroit, fermé par endroits de *canons* ou gorges profondes.

A mesure qu'il gagne le sud, le fleuve étend son lit et coule au milieu d'une large vallée. Malheureusement, sur un si long parcours, son volume d'eau, qu'il doit, principa-

lement, à la fonte des neiges, se trouve graduellement réduit, soit par détournement en vue de l'irrigation des terres riveraines, soit par infiltration dans les sables, soit enfin par l'évaporation considérable qu'il subit dans une atmosphère chaude et presque totalement dépourvue d'humidité. Aussi les populations établies sur les bords du Rio Grande voient-elles leur prospérité diminuer de jour en jour. La plupart du temps, le lit du fleuve est à sec et sert de chemin aux voitures.

“ — Les temps sont mauvais sur le Rio Grande ”, entend-on dire de toutes parts.

Ce qu'il y a de non moins regrettable que la sécheresse chronique du fleuve, c'est la mauvaise habitude qu'il a, aux grandes crues, de transporter subitement son lit ailleurs. Vous campez, par exemple, le soir aux bords des eaux, et le lendemain matin vous les voyez couler à plusieurs centaines de mètres de votre campement.

Malgré tous ces inconvénients, la vallée du Rio Grande, depuis longtemps habitée, continue à nourrir une forte partie de la population du Nouveau-Mexique. Les familles Mexicaines qui y ont établi leur demeure, y restent fidèles, généralement. Ce n'est pas tout à fait la vallée du Nil ; mais, pour ces pauvres Métis, habitués à la vie dure, c'est quelque chose d'approchant.

* * *

Pendant que, du haut de la maison, je régalaï mes yeux de ce paysage reposant, les jeunes pensionnaires, ayant accordé leurs instruments, jetaient à la brise du soir, les premières notes du concert. L'une d'elles tenait le piano ; les autres, rangées en demi cercle, touchaient les cordes de guitares et de mandolines gaiement enrubaunées. Elles exécutèrent plusieurs morceaux avec un brio parfait. Cette musi-

que
merv
paissi
les je
la ro

Ar
votic
aux
l'aut
graci
qu'un
Glor

Pa
s'est
proté
mi le
se so
pres
mini
et le
Cl
cont
sont
A l'i
me c
casse
ils at

que très-mélodieuse, douce et caressante, s'harmonisait à merveille avec le calme qui régnait alentour, en cette fin paisible d'un beau jour. Je complimentai chaleureusement les jeunes artistes, par manière d'encouragement, et repris la route du presbytère, où le souper m'attendait.

* *

Après le repas eut lieu l'exercice du mois de Marie, dévotion importée de France par les Missionnaires et chère aux Mexicains. L'église s'était de nouveau remplie. Devant l'autel de la bonne Mère, des enfants vêtus de blanc jetaient gracieusement des fleurs au pied de l'image sainte, tandis qu'un autre groupe de jeunes filles chantaient en chœur le *Gloria Patri* de chaque dizaine.

* *

Partout où la dévotion à Marie est en honneur, la foi s'est maintenue et résiste victorieusement aux attaques du protestantisme. A Las Cruces les défections sont rares parmi les Mexicains. Dans quelques cas isolés, des malheureux se sont laissés entraîner, séduits par un appât sordide. Mais presque invariablement, au lit de mort, ils repoussent le ministre protestant et réclament, à grand cris, les secours et les pardons de l'Eglise catholique.

Chez les Mexicains, cette dernière est encore la reine incontestée de leur existence. Ils vivent de sa vie, ses joies sont leurs jours de fêtes ; ses lois, la règle de leur conduite. A l'issue du Mois de Marie, un Métis et une femme vinrent me consulter au sujet d'une affaire de mariage qui les tracassait fort et les rendait malheureux. Humbles et soumis, ils attendaient ma décision, répondant avec la plus grande

candeur aux questions que je leur posai. Le cas était facile à résoudre ; je fus heureux de les renvoyer à leur cabane consolés et émus. Vraiment, l'œuvre des premiers missionnaires espagnols, compagnons de Cortès, parmi cette vieille race des Aztèques, est quelque chose d'admirable. La foi qu'ils ont plantée au cœur de cette race alors farouche et sanguinaire, a jeté de si profondes racines, que les révolutions sans nombre qui ont bouleversé et ensanglanté ce malheureux et beau pays dans le cours des siècles, n'ont pas réussi à l'entamer.

* * *

Depuis longtemps les Sociétés bibliques de la Nouvelle Angleterre s'efforcent " d'arracher ces bonnes populations mexicaines au joug *honteux* du *papisme*". Elles leur envoient chaque année des bandes d'émissaires chargés d'or et de mirobolantes promesses. Ceux-ci, en général, en sont pour leurs frais de prosélytisme ; ce dont ils se gardent bien de se plaindre, du reste : le pays est beau, le climat agréable, la vie douce ; ils sont grassement salariés, et, malgré que leur existence soit une parfaite sinécure, ils apparaissent, aux yeux émus de leurs naïfs patrons, couronnés des gloires de l'apostolat, dont ils ont grand soin d'entretenir le lustre, au moyen de comptes-rendus mirifiques. Quelques pauvres hères faméliques viennent, il est vrai, se ranger sous leur houlette. Mais ce sont, comme toujours, " les mauvaises herbes de son jardin que l'Église jette par dessus la haie ". Le ministre réformé n'obtient de ses ouailles d'autre récompense que la reconnaissance de l'estomac.

* * *

A
men
de n
vait
tés,
tien
et le
ceux
vice
U
C
Héla
nant
la cl
farin
dire
de sc
Pa
se. J
cour
de so
Ur
tai
misse
nus J
marr
"
Voilà
"
raison
"
J'a
du co
"
C'est

Au temps où, simple missionnaire, je visitais mensuellement le village de Nogalès, sur la frontière du Mexique, un de mes fidèles était un brave homme de Métis, qui me servait de sacristain. Seul au monde, vieux, perclus d'infirmités, il avait peine à vivre. La religion était son seul soutien et sa consolation. Aussi, ne manquait-il jamais à l'appel, et les seuls moments heureux de sa pauvre existence étaient ceux qu'ils passait chaque mois, en ma compagnie, au service de l'autel.

Un beau jour, je ne vit point arriver le fidèle Jacinto.

Craignant une maladie, j'allai de suite aux informations. Hélas ! mon vieux sacristain s'était fait protestant ! Moyennant cinquante sols, il balayait la salle du prêche, sonnait la cloche et allumait les quinquets. Quelques provisions de farine, de sucre et de café venaient, de temps à autre, lui dire la reconnaissance de son pasteur dévoué et les beautés de son nouveau *Credo*.

Pauvre Jacinto ! Des mois passèrent sans que je le revisse. J'ai toujours soupçonné qu'il se tenait exactement au courant de la date de mes visites au village, et s'abstenait de sortir, de peur d'une rencontre.

Un matin, au petit jour, arrivant à mon église, je heurtai quelque chose d'informe accroupi sur le seuil. Un gémissement sortit, la masse se dressa lentement, et je reconnus Jacinto. Il se tenait là sans un mot, la tête basse, l'air marri, honteux, confus.

— Eh bien ! mon brave Jacinto, d'où viens-tu donc ? Voilà un siècle que je ne t'ai vu ! Je te croyais mort . . .

— Ah ! *Padre*, *Usted dice bien* (Oui, vous avez bien raison), j'étais mort, et pire que ça encore.

— Diable ! c'est grave. Que s'est-il donc passé ?

J'avais déjà le pardon sur les lèvres ; mais il fallait l'avouer du coupable.

— Ah ! *Padre*, *Usted dice muy bien*. Oui, le diable ! C'est lui qui est cause de tout. Il m'avait rendu *bourro*

(bête comme un âne), et j'ai fait des bêtises... Il y a quelques jours, j'ai failli trépasser. Il était là le ministre, ou peut-être bien le diable, s'apprêtant à porter ma vieille carcasse en terre... ”

Et ce disant, le pauvre homme se donnait de grands coups de poing dans la poitrine...

“... Mais je n'ai pas voulu, ajouta-t-il en larmoyant. J'avais peur de mourir sans vous... Ah ! quel *bourro* (bête) je suis ! *Maria santissima*, ayez pitié de moi !... ”

Autre volée de coups de poing dans l'estomac, qui sonnait affreusement creux.

“ — C'est bien, mon fils ! répliquai-je, tu es repentant. Dieu te pardonne. Mais, vrai, qu'allais-tu faire dans cette galère-là !... ”

“ — La misère, *Padre de mi alma*, la misère et la faim, mauvaise conseillère... ”

Le chagrin du pauvre vieillard faisait peine à voir. Je le pris affectueusement par l'épaule, et le consolai, comme jadis le père de l'enfant prodigue. N'ayant ni veau gras à immoler, ni bague d'or à lui passer au doigt, je fis de mon mieux pour célébrer dignement son retour au bercail.

Jacinto ne tarda pas à aller dormir son dernier sommeil au tombeau de ses pères. Le Père compatissant que nous avons au ciel aura recueilli, dans sa miséricorde, ses larmes de repentir, et le vieux sacristain de Nogalès, qui, en sa vie mortelle, n'avait connu que les privations de la misère, et mangé son pain trempé de larmes, boit à longs traits maintenant, espérons-le, au torrent des délices de la terre des vivants.

VI

“ *In terra deserta, in via et in aquosa* ” — Le P. Jean

— La confirmation à la Mesilla

Le lendemain de cet heureux dimanche passé à Las Cruces, après un sommeil réparateur, je me levai frais et dis-

pos,
desti
pliai
Pedro
Sœur
leurs,

Las
cèse d
les ré
taines
Cet
trouvi
sépara
abondi
le Rio
car, d
Dep
jugea i
à l'ou
l'ancien

Le c
(camin
en Eur
nom de
dans l'
dix-neu
est libre

pos, prêt à poursuivre ma route, le long du Rio Grande, à destination de La Mesilla. Vers neuf heures et demie, je pliai bagage et montai en voiture, accompagné de Don Pedro, pour la Mesilla. Deux bons chevaux, appartenant aux Soeurs, traînaient notre coche. La distance à parcourir, d'ailleurs, était minime : cinq kilomètres au plus.

* * *

Las Cruces et La Mesilla sont les seules paroisses du diocèse de Tucson, qui soient un peu voisines. Généralement les résidences des missionnaires sont séparées par des centaines de kilomètres.

Cette exception en faveur de Las Cruces et de La Mesilla trouva jadis sa raison d'être dans le cours du fleuve, qui séparait les deux localités. Les eaux, alors, étaient plus abondantes, les crues de plus longue durée, et très souvent le Rio Grande restait infranchissable pendant des semaines, car, de pont, il n'en fut jamais question.

Depuis ce temps-là, le fleuve, suivant sa vieille habitude, jugea à propos de transporter son lit à quelques kilomètres à l'ouest, laissant les deux paroisses sur la rive gauche ; l'ancien lit devint une *route royale*.

* * *

Le chemin que nous suivons, route royale également (*camino real*), serait classé tout au rang de chemin vicinal en Europe. L'institution fort sagace, appelée *macadam*, du nom de son inventeur écossais, est absolument inconnue dans l'ouest des Etats-Unis. En Arizona, notamment, où les dix-neuf-vingtièmes des terres sont inoccupées, le champ est libre. Piétons, cavaliers et voitures passent où bon leur

semble. En vertu du principe de la ligne droite pour le plus court chemin, il arrive habituellement qu'un sentier ou des ornières, une fois tracés dans la direction d'un point, un autre, sont adoptés par les voyageurs qui suivent, et voilà la route faite ; quitte à l'abandonner, et à vous lancer dans la brousse, si une autre piste vous semble meilleure ou plus directe. Il s'ensuit que, de routes proprement dites, il n'en existe pas dans ces contrées.

Le chemin de la Mesilla est plutôt un casse-cou. Les fondrières, traîtreusement dissimulées sous des épaisseurs invraisemblables de poussière, mettaient à chaque instant nos essieux en danger. Les heurts violents, les secousses brusques ralentissaient notre course, facilitant, par ailleurs, singulièrement les fonctions digestives.

Nos vaillants petits chevaux avançaient allègrement, sans se troubler des aspérités de la route. Le meilleur parti à suivre était de faire de même et, tout en riant de nos bousculades irrésistibles, nous trouvions une compensation à nos maux dans l'observation intéressante des lieux que nous traversions.

À notre gauche, très loin, l'horizon se fermait à l'est par d'immenses massifs de rochers, aux crêtes pittoresquement découpées. C'étaient les *organos mountains* (les montagnes des orgues), dont la silhouette s'enlevait rougeâtre sur un fond d'azur, dans une juxtaposition de jets de roche prismatiques, rappelant vaguement les tuyaux d'un orgue gigantesque. Les *organos* forment, dans la région, un point de repère visible à d'énormes distances, grâce à la parfaite limpidité de l'air. En deçà des monts, le terrain, aride et désolé, s'inclinait en pente douce jusqu'à la lisière de la vallée proprement dite, vibrante de lumière et de vie sous un soleil éblouissant.

À la sortie du village, Don Pedro me montra, derrière un épais rideau d'*osage-orange*, ou bois d'arc (*Maclura aurantiaca*), un lopin de terre, propriété de l'église, où il avait

autre
Au
Puis
dispa
des j
contr
tin, il
Cette
facile
ment
mirat
Par
tail es
de bl
de vu
riche,
riable
rein, c
cours
tes et
sante
Not
sur le
en ver
bien a
verdu
champ
rent, e
cachée
ses, et
mant t
genou
mais d

autrefois une petite vigne, dont il tirait son vin de messe.

Au début, tout allait bien, les vendanges étaient bonnes. Puis les maraudeurs s'étaient mis de la partie ; le raisin disparaissait nuitamment, bien qu'encore vert et " bon pour des jougats ". A bout de patience, le bon abbé se décida, à contre-cœur, à appliquer le remède héroïque : un beau matin, il arracha tous les ceps et mit de la luzerne à la place. Cette dernière, d'une culture moins productive mais plus facile et moins tentante, le consolait, du reste, généreusement de la perte de son vignoble aimé, car elle poussait admirablement drue et luisante.

Par ci, par là, émergiaient des têtes de chevaux et de bétail enfoncés dans l'alfalfa jusqu'au poitrail. Les champs de blé, d'orge, de maïs, se moiraient sous la brise à perte de vue, des deux côtés de la route. Ce sol d'alluvion est si riche, aidé par l'action fécondante d'un soleil qui luit invariablement douze heures par jour dans un ciel toujours serain, cette glèbe est si naturellement fertile, que, sans le secours du moindre engrais, elle donne des récoltes abondantes et précoces, à condition toutefois qu'une irrigation suffisante vienne s'unir au soleil pour la féconder.

Nous traversâmes l'ancien lit du Rio Grande et entrâmes sur le territoire de la Mesilla. De grands espaces, plantés en vergers, bordaient la route de distance en distance, ou bien apparaissaient au loin en formant de grands carrés de verdure. Quelques maisons solitaires, perdues dans les champs, se montrèrent une à une, puis elles se rapprochèrent, et bientôt nous vîmes, à quelques pas de nous, à moitié cachée dans les arbres, une agglomération de maisons basses, et un clocheton émergeant du milieu des terrasses formant toitures. Au pas des chevaux patageant jusqu'aux genoux dans la poussière, nous fîmes notre entrée, modeste, mais digne, dans le village de la Mesilla.

* * *

Le Père Jean, le missionnaire de céans, ne nous attendant pas avant l'après-midi, était à la maison, à quelque distance de l'église. Nous allâmes le surprendre. Un accueil à la française, cordial et expansif, nous fit oublier en un clin d'œil les multiples contusions, résultat inévitable des soubresauts immodérés de notre carriole. Un petit verre de *chimaga*, cordial inventé par les Indiens et fabriqué avec une herbe balsamique du désert, ayant éclairci nos idées, nous nous mîmes en devoir de régler le dispositif de la journée.

La confirmation aura lieu à 4 heures de l'après-midi, lorsque le grand coup de la chaleur serait passé. Pour les retardataires il y aurait une autre confirmation le lendemain, après la messe.

Entre les deux, temps libre et repos ; règlement des affaires qui pourraient se présenter ; visite de l'école et de la communauté des Sœurs de la Merci qui la dirigent ; enfin, prise de connaissance des lieux et promenades autour du village.

* * *

En attendant l'heure du dîner, je fais le tour du presbytère. C'est une grande maison, bâtie en terre, sans étage, et consistant en une demi-douzaine de chambres vastes, bien aérées et blanchies à la chaux. Elle fut bâtie, il y a une trentaine d'années, par le Père Morin, qui comptait en faire le noviciat des Sœurs diocésaines de la Merci. Un jardinet la précède, donnant sur la rue. Derrière, et sur un des côtés, un morceau de terrain ensemencé ou planté en verger. Un puits de peu de profondeur fournit l'eau du ménage et ne tarit jamais. Une grande cour, ou *corral*, sert de demeure à la volaille et à une paire de chevaux que je vois grignoter paisiblement des épis de maïs.

Cette résidence est réputée une des meilleures du diocèse.

Son occup
d'une sant
destinées s
du Rio G
castillan c
don Pedro,
l'esprit ma
tour à tou
lui qui a c
char teliers
chambre.
de sa petit
plus est, fo
une vague
pour ses m.

Après le
bement enl
âge.

— C'es
ment.

Néanmoi
l'admire, il
précier et po
souvenir du
naire.

Quatre he
Mesilla ann
mation. Le I
enregistrant
respectifs. Il
tent les file
s'alignent toi

Son occupant, un fils de l'Auvergne, très vigoureux et d'une santé de fer, préside, depuis de longues années, aux destinées spirituelles des villages mexicains de cette partie du Rio Grande. Peu familier avec l'anglais, il parle le castillan comme sa langue maternelle. A la différence de don Pedro, qui est poète à ses heures, le Père Jean a l'esprit mathématique. Il excelle dans les arts de précision : tour à tour horloger, sculpteur, ébéniste, mécanicien, c'est lui qui a construit les autels de ses chapelles, tourné les charneliers qu'on y admire, sculpté le crucifix qui orne sa chambre. Aux heures de loisir, il est relieur : tous les livres de sa petite bibliothèque ont été reliés par ses mains. Qui plus est, forgeron habile, il fait lui-même ses outils, et j'ai une vague souvenance qu'il a autrefois fondu des cloches pour ses missions.

Après le dîner, il nous montre des canons d'autel superbement enluminés sur parchemin, dans le style du moyen âge.

“ — C'est une œuvre de jeunesse ! ” nous dit-il modestement.

Néanmoins, comme c'est une œuvre très belle, et que je l'admire, il m'en fait gracieusement cadeau. Cet ornement précieux perpétuera, dans la cathédrale de Tucson, le souvenir du Père Jean, grand artiste et vaillant missionnaire.

* * *

Quatre heures. Les cloches de la petite église de La Mesilla annoncent à toute volée la cérémonie de la Confirmation. Le Père Jean est déjà au poste, dans la sacristie, enregistrant les noms des confirmants et de leurs parrains respectifs. Ils sont venus d'un peu partout, comme l'attestent les files de charrettes et de montures sellées qui s'alignent tout le long des rues. Je m'engage dans les

chemins de sable fin qui mènent du presbytère à l'église, me dépêtrant à grand'peine, et risquant à chaque instant de laisser ma chaussure dans quelque fondrière. Enfin, voici l'église, au fond d'une grande *plaza* plantée d'arbres.

La foule stationne à l'entrée, attendant l'évêque, lequel arrive seul, sans tambours ni trompettes, secouant la poussière de ses habits et s'épongeant la figure. Heureusement que je n'ai pas de *maîtres des cérémonies* à mes trousses ! Cette marche dans la poussière et au grand soleil m'a mis dans un état qui nuit un peu au décorum. Que voulez-vous ? On fait ce qu'on peut. . . . Je constate, d'ailleurs, d'un regard rapide sur l'assemblée, que ma tenue, par comparaison, est des plus convenables, et que ce sentiment est partagé par toute l'assistance.

Les rangs s'ouvrant, une haie se forme sur mon passage. Comme j'arrive au seuil de l'église, une brave vieille femme, qui me guettait, se précipite devant moi et, à grandes poignées, vide sous mes pas le contenu d'une corbeille de fleurs. Pendant ce temps, des jeunes gens, grimpés sur la toiture de l'église, ébranlent les cloches à démolir l'édifice. Ce qui ne serait pas difficile, car l'église, très ancienne, est bâtie en terre, et je ne garantirais pas que les murs aient bien gardé la verticale. Ils tiennent bon, tout de même, depuis je ne sais combien de temps, grâce à l'absence d'humidité dans l'air et à la rareté des pluies.

* * *

Pendant que je me prépare dans la sacristie, j'entends le Père Jean qui range tout son monde dans l'église, donnant ses instructions de cette voix de stentor dont il est doué et qu'il doit sans doute à l'air pur des montagnes d'Auvergne où s'écoula sa jeunesse. L'air non moins pur du Rio-Grande la lui a conservée dans toute son ampleur, et

le c
de t
"
gau
vou
les
G
oly
ce s
C
app
ma
le n
Père

Ce
leurs
origi
II
des l
des
Solec
les r
Beni
Aure
Gum
Lazar
Grise
peu c
Les
s'appe
Lean

le castillan vibre sur ses lèvres comme des notes éclatantes de trompettes de Jéricho.

“ — Les petites filles à droite et les petits garçons à gauche, et que personne ne bouge ! ” disait la voix, qui voulait se faire douce pour ne pas effrayer, et qui clouait les bambins sur place.

Grâce sans doute à l'effet foudroyant de cet organe olympien, la longue cérémonie de la Confirmation s'effectua, ce soir là, dans un calme relatif.

Ce n'était pas que les enfants ne parussent à mon approche, comme la veille à Las Cruces, frappés de terreur, mais c'était une terreur muette. J'entendais distinctement le nom qu'il fallait donner à chaque confirmant, et que le Père Jean m'indiquait au fur et à mesure.

* * *

Ces noms que parrains et marraines choisissent pour leurs filleuls sont d'une variété, d'une piété, souvent d'une originalité remarquables.

Il y a des Belèn, des Paz, des Luz, des Inès, des Dolorès, des Béatriz, des Incarnacion, des Trinidad, des Navedad, des Asuncion, des Carmen, des Mercedes, des Pilar, des Soledad, des Refugio, des Guadalupe. D'autres reçoivent les noms un peu singuliers de : Concha (Conception), Benita, Barbara, Artemisa, Chula (Gertrude), Altagracia, Aurelia, Candelaria, Desideria, Eufemia, Erminia, Agapita, Gumesinda, Pasvora, Esperanza, Serafina, Cleofa, Nemesia, Lazara, Benigna, Imelda, Tranquilina, Isaura, Apolonia, Griselda, Rosenda. . . . Voilà, certes, un catalogue de noms peu communs.

Les noms d'hommes ne sont pas moins étranges ; ils s'appellent : Espiritu, Primitivo, Braulio, Serapio, Angel, Leandro, Ruperto, Rosario, Reyes, Sacramento, Tiburcio,

Santos, Porfiria, Patrocinio, Diégo, Alonzo, Arnulfo, Juan de Dios, Homobono, etc.

Il faut beaucoup d'attention pour se débrouiller dans ce calendrier *sui generis*, en donnant la confirmation.

La cérémonie s'acheva en bon ordre, et chacun rentra chez soi, parfaitement heureux.

VII

Villages de l'Arizona — Hospitalité mexicaine — Mœurs d'autrefois — La civilisation pénètre

Le soleil commençait à décliner vers son couchant. L'heure était propice pour une tournée d'inspection. Pour rentrer au presbytère, le Père Jean et moi, nous fîmes un grand détour le long de chemins ombreux.

Comme il n'existe pas de voirie, pas plus que de *Ponts et Chaussées* dans le Far West, les chemins qui servent de rues à La Mesilla étaient dans un état déplorable. Les grands vents avaient accumulé le sable sur certains points, et, deux pas plus loin, creusé des trous immenses. Mais ce qui surtout faisait peine à voir, c'était l'herbe qui y croissait partout, donnant à ces lieux un air de village abandonné. Hélas ! ce n'était que trop vrai. La Mesilla, autrefois la perle de la vallée, la rivale de Las Cruces, n'était plus que l'ombre d'elle-même. Les sécheresses successives, la diminution graduelle des eaux disponibles pour l'irrigation, avaient jeté la population dans la misère, forçant nombre de familles à émigrer. Le commerce s'était porté ailleurs. Une grande partie des terres restait en jachère. On voyait partout des maisons closes et des jardins abandonnés. La population, autrefois nombreuse, était réduite à cent cinquante familles environ, toutes Mexicaines, c'est-à-dire tou-

tes catholiques plutôt mal, et vraiment grand beau village.

Les maisons (à un étage) se
L'adobe est
de paille et se
villages mex
rasse faite de
reposant sur
une pluie d'
gouttières se
beau temps r
applique aux
et tout est dit

Ces maisons
les mieux ab
paraît-il, dans
Afrique et dan
au feu, elles o
vit surtout au
de la fraîcheur
mauvais cond
long des rues,
des figuiers, c
abondante.

L'umbrella-
un des plus be
veille dans les
mande, c'est de
daison luxuriant

tes catholiques. Ces braves gens vivaient tant bien que mal, plutôt mal, et ce mal empirait de jour en jour. Et c'était vraiment grand dommage, car la Mesilla avait dû être un beau village.

* * *

Les maisons, toutes basses (il n'y a pas une seule maison à un étage) sont faites en *adobé*.

L'*adobé* est le nom espagnol de la brique de terre, mêlée de paille et séchée au soleil, dont sont construits tous les villages mexicains. En guise de toiture, une *torta*, ou terrasse faite de boue brassée avec des brindilles de paille et reposant sur une claie serrée qui sert de plafond. Quand une pluie d'orage détrempe cet enduit peu résistant, des gouttières se forment partout, et la maison est inondée. Le beau temps revenu, le propriétaire monte sur sa terrasse, applique aux endroits endommagés un emplâtre de boue, et tout est dit.

Ces maisons en terre, peu élégantes, sont sans contredit les mieux adaptées aux climats chauds. On les rencontre, paraît-il, dans toute l'Amérique du Sud, comme du reste en Afrique et dans tout l'Orient. Peu coûteuses, réfractaires au feu, elles offrent un abri suffisant dans un pays où l'on vit surtout au dehors. Elles ont enfin l'appréciable avantage de la fraîcheur en été, de la chaleur en hiver, l'*abodé* étant mauvais conducteur de la chaleur. Autour des maisons, le long des rues, des *cottonwoods*, des frênes, des bois d'arc, des figuiers, des *umbrella-trees*, fournissent une ombre abondante.

L'*umbrella-tree* (*Melia Azedarach Umbraculiformis*) est un des plus beaux arbres de cette région. Il croît à merveille dans les sols alcalins de l'Arizona. Tout ce qu'il demande, c'est de l'eau, moyennant quoi, il donne une frondaison luxuriante, arrondie en forme d'ombrelle. Les fleurs,

plus petites, mais ressemblant à celles du lilas, émettent, au printemps, un parfum très capiteux. Le fruit, une baie ronde et jaunâtre, excessivement dure, est, dit-on, un poison.

En travers du village s'étendent les *acequias* (canaux d'irrigation) qui amènent et répartissent entre les terres l'eau du Rio Grande. Trop souvent ils sont vides pendant des mois entiers, et cela explique la misère actuelle, car la vie du pays dépend d'eux.

* * *

Dans tous ses aspects, ce village rappelle d'une façon frappante une bourgade d'Orient. " Du soleil du silence, des murs d'adobé, voilà le village mexicain ", suivant un mot très juste. Avec leur physionomie orientale, ces *pueblos* mexicains semblent dépaysés aux États-Unis, ou plutôt l'on ne s'y croirait plus en Amérique. C'est encore l'Espagne, la vieille Espagne rurale, mélangée d'un peu d'anglo-saxonisme et d'un reliquat de survivance aztèque.

On retrouve ici la courtoisie espagnole :

" — Quel est votre nom ?

" — *Pablo, Señor, à sus ordenes de Usted.*

" — Vous habitez ici ?

" — *Si, Señor ;* voici ma maison ; elle est à vous. Voici mes chevaux : ils sont à vos ordres "...

" Ignorants comme des esclaves et plus courtois que des princes ", a-t-on dit de ces braves indigènes. Et l'on peut ajouter : " pauvres comme des grillons, hospitaliers comme des Crésus. "

* * *

L'hospitalité mexicaine est encore un trait de ressemblance avec l'Orient. La demeure n'est peut-être qu'une

misérable hutte, un *jacal* ; il n'y a peut-être, au dedans, qu'une croûte de pain et, pour dormir, qu'une vieille peau de mouton étendue sur le sol. N'importe : tout cela est à vous, la cabane, le croûton et la peau de laine :

“ — Vous êtes le bienvenu, *Senor*, dans votre propre maison. ”

Et les maîtres de céans, sans souper, iront tranquillement dormir dehors, avec les poules.

* * *

Le contact avec les blancs, il est vrai, tend à faire disparaître, de jour en jour, cette belle urbanité toute naturelle et si gracieuse. Les manières égoïstes de *l'envahisseur*, comme ils appellent l'Américain dans leurs romances, ne sont pas sans exercer une influence fâcheuse sur le naturel d'ailleurs si bien doué des anciens habitants de ces contrées.

Il en fut toujours ainsi. La race dite *supérieure*, c'est-à-dire la plus active, la plus prospère, la plus puissante, entraîne les autres dans ses voies. *Major pars trahit ad se minorem*. Malheureusement, — et les missionnaires du monde entier sont unanimes sur ce point — au contact de la race blanche, les races indigènes adoptent presque toujours les travers et ignorent les qualités. De la civilisation moderne elles ne prennent guère que les vices. C'est le cas dans tous les pays où le Blanc a pénétré. Et généralement, à moins que la morale catholique ne vienne régénérer ces races contaminées, et les sauver d'elles-mêmes, elles disparaissent. Adieu, les vertus antiques, les mœurs simples et saines ; adieu, les sentiments nobles et fiers, la vie désintéressée, calme et douce. C'est l'âge de l'or substitué à l'âge d'or.

* * *

Grâce aux attaches solides qui retiennent les populations mexicaines sous l'égide de la foi, le mal n'a pas encore ravagé ces campagnes. L'éloignement des villes a servi de préservatif. Le *ranchero* sait encore goûter les charmes de sa vie rustique. Entouré d'une nombreuse famille, il cherche le bonheur au foyer domestique. Là il règne à la façon des patriarches, honoré et aimé de tous les siens. L'épouse est reine indiscutée à la maison.

La vieillesse est l'objet d'un respect absolu et d'attentions toutes particulières. Fumer son *cigarillo* en présence de ses parents est un grave manquement qu'un fils bien né ne se permettrait jamais, quand même il serait lui-même assez âgé pour être père de nombreux enfants.

* * *

On m'a conté l'histoire d'un jeune homme de bonne famille, qui par ses talents avait conquis la position de délégué de sa province au parlement de Washington. Ce jeune politicien avait encore son père au pays natal, et celui-ci avait appris avec un réel chagrin que son fils passait, dans la capitale, pour négliger un peu ses devoirs religieux, au point que, cette année-là, il avait omis de faire ses pâques.

En rentrant dans sa famille pour le temps des vacances, le délinquant trouva l'auteur de ses jours rempli d'une sainte colère. Séance tenante, le père indigné, après une sermonce véhémement, commanda à son fils de se dépouiller jusqu'à la ceinture et lui administra une fustigation vigoureuse, acceptée, d'ailleurs, avec une parfaite soumission. Ce modèle des pères, digne des temps d'Abraham, présente un type héroïque qui sans doute devient tous les jours de plus en plus rare. Mais je pourrais citer nombre de traits qui témoignent d'une vigueur de foi et d'une force d'âme admirables.

* * *

Quoiqu'il en soit de l'affaiblissement des caractères dans les générations nouvelles, les anciens continuent à donner l'exemple d'une vénération profonde pour le prêtre. Le ministre de *Su divina Majestad*, toujours bienvenu au foyer, est traité avec les plus grands égards. L'empressement, la déférence, les marques de confiance dont il est l'objet de la part de ces âmes simples et bonnes, s'estimant très hautement honorées par sa visite, font constamment l'admiration des étrangers de passage. Est-il appelé auprès d'un malade, tout le voisinage vient s'agenouiller alentour. Que s'il s'agit des derniers sacrements et du saint viatique, des mains pieuses ont soin d'orner la chambre, enlevant la poussière, couvrant les murs de tentures blanches, disposant un petit autel domestique, par manière de reposoir.

La mort est douce dans ces milieux sympathiques, car elle est toujours entourée. Parents à tous les degrés, voisins et connaissances, se font une loi de visiter le malade, d'assister le mourant. Chacun aide, met du sien. Qu'une jeune mère quitte ce monde : les *compadres* se chargent d'élever la petite famille. Les orphelins trouvent toujours qui les adopte, et il n'est pas rare de voir des familles nombreuses s'accroître indéfiniment par l'accession de nouveaux pupilles : une bouche de plus à la maison, la belle affaire ! La tâche est, d'ailleurs, singulièrement simplifiée par le mode de vie tout-à-fait primitif, dénué de recherches, et d'où les besoins factices sont rigoureusement exclus. Dans beaucoup de foyers, la pauvreté est grande, mais jamais Mexicain n'est mort de faim. On vit au jour le jour, comme l'oiseau, sans souci du lendemain. La frugalité spartiate de ces braves gens égale leur endurance, et émousse le sentiment de la privation, en réduisant pour eux les nécessités de la vie à la plus simple expression.

J'ai toujours pensé, néanmoins, que, malgré la poésie toute bucolique de ce genre d'existence, il serait à souhaiter que le créole mexicain se résignât moins facilement à son indigence chronique et cherchât à s'offrir, à lui-même et à sa famille, une place honorable au soleil. Le dénuement passivement accepté entraîne certains maux, et prolonge sans espoir d'amélioration une condition servile. La pauvreté dignement supportée est assurément une bien grande et bien belle vertu ; mais elle peut dégénérer en défaut, lorsqu'il arrive qu'elle serve à déguiser un fond d'indolence et une habitude d'imprévoyance incurable.

Avec de l'énergie, des efforts bien dirigés et soutenus, et un certain souci de l'avenir, il est hors de doute que ces enfants de la nature, bien doués par ailleurs du côté du cœur, pourraient sortir d'un état qui rappelle quelque peu le servage, et arriveraient, comme de trop rares exceptions le démontrent, à se rendre indépendants, à s'élever d'un degré dans l'échelle sociale, et à jouer dans la nation un rôle moins effacé et plus méritant. Ce n'est pas que le Métis connaisse la pauvreté abjecte, ni que, pour être moins avantage que d'autres, il se sente amoindri dans sa propre estime. Non ; je l'ai dit, avec le peu qu'il a, il sait se montrer grandiose comme un seigneur ; et sous ses vêtements souillés et fripés, il garde le port fier et le caractère susceptible, tout comme les hidalgos de Navarre et d'Aragon... Mais, dans leur propre intérêt, par sympathie pour cette noble et belle race, l'on ne peut se défendre d'un désir immense de la voir s'affirmer davantage, en face de la suffisance un peu morgueuse des nouveaux venus, lesquels dépouillent habilement et systématiquement de leurs terres ces anciens maîtres du sol. Il ne se passe pas de semaine que quelque domaine, patrimoine laissé par les aïeux, n'échappe à ses possesseurs séculaires, pour aller grossir la fortune de quelque industriel entreprenant, de race blanche. Il est certainement irritant, pour quiconque a l'âme

droite
la sim
exploit
niganc
la loi.
beau]
telle d
ventre,
dans le
nant di
cas de

Nous
lanthro
trâmes

Le soir
nirs

Les d
tropical

droite et le culte de la justice immanente des choses, de voir la simplicité naïve de cette race d'enfants, honteusement exploitée par la rapacité de sans-cœurs judaïsant et les manigances d'aventuriers inconnus, et cela sous le couvert de la loi. Aussi, n'est-il pas rare de rencontrer, d'aventure, un beau Monsieur marchant la tête haute, le plastron constellé de diamants, une énorme breloque d'or battant le ventre, qu'on avait vu, quelques années auparavant, arriver dans le pays, vêtu comme un gueux, toute sa fortune tenant dans un mouchoir au bout d'un bâton. N'est-ce pas le cas de dire avec la chanson :

On voit des commis
Mis
Comme des princes
Et qui sont venus
Nus
De la province.

*
* *

Nous en étions là de nos réflexions sociologiques et philanthropiques lorsque, le tour du village achevé, nous rentrâmes au presbytère de la Mesilla.

VIII

Le soir d'un beau jour — Une visite gracieuse — Souvenirs de la douce France — Chez les Sœurs de la Merci — En route pour San Miguel

Les dernières heures de la soirée, alors que la lumière tropicale va s'évanouissant par degrés insensibles, sont tou-

jours pleines de charmes. Avec raison on compare le déclin d'une vie noblement remplie au soir d'un beau jour.

Le Père Jean m'avait laissé seul au logis. Tandis qu'il vaquait à ses affaires, mon bréviaire terminé, j'eus tout le loisir d'admirer l'un de ces ravissants couchers de soleil pour lesquels les grands espaces du Far-West sont justement fameux.

Le crépuscule n'a qu'une très courte durée dans ces parages. La nuit succède au grand jour presque sans transition. Dans cette atmosphère pure et légère l'horizon du couchant, très lointain, apparaît embrasé sur une étendue immense. Les vapeurs éthérées, qui remplacent les nuages dans ce ciel sans pluies, se fondent dans un halo qui respaladit, par delà la ligne sombre des monts, d'un éclat éblouissant. C'est une nappe incandescente, un lac d'or, un océan de feu, qui s'épand à vos regards dans des profondeurs infinies. Les grands arbres qui se dressent en deçà, découpent sur ce décor enflammé les masses noires de leur puissante ramure, tandis qu'au loin, très au loin, perdue dans l'espace, apparaît l'ombre de quelque oiseau de grande taille rayant de son vol lourd l'immensité lumineuse qui baigne l'occident.

A l'heure précise où la radiation solaire est près de s'éteindre, une fraîcheur se fait sentir, qui glisse sur le sol comme une effluve bienfaisante. A ce moment, la température baisse subitement de plusieurs degrés. Un frisson de soulagement envahit la nature, comme exténué par les ardeurs sans répit d'un soleil jamais voilé durant les longues heures du jour. Mais cette brise caressante n'est souvent qu'éphémère. Quand la pourpre a remplacé l'or au couchant et que la nuit est tombée tout à fait, l'haleine rafraîchissante de l'atmosphère fait place souvent, au cœur de l'été, à un calme absolu, et les premières heures de la nuit sont parfois plutôt étouffées et pesantes. Mais, en général, sur les plateaux élevés, ce spasme est de courte

dure
qui :

U
Des
taien
les fl
fallu
gerbe
plais
accor
odors
jamb
elles
heure
Be
que
toujo
dans
vais v
Tot
les M
dans
dans
d'un s
soif q

Les
Jean r

durée, et la nuit reprenant ses droits, répand sur tout ce qui respire un souffle vivifiant qui dispose au repos.

* * *

Une visite gracieuse vint interrompre ma contemplation. Des petites filles, frappant timidement à l'entrée, m'apportaient des bouquets. Je serais bien en peine d'énumérer les fleurs qui les composaient ; mais certainement il avait fallu ravager tous les jardins d'alentour pour réunir ces gerbes volumineuses. Sans mot dire, les yeux pétillant de plaisir, l'air important et conscient d'un grave devoir accompli, elles me chargèrent les bras de leur moisson odorante et, sans attendre mon merci, s'enfuirent à toutes jambes. L'instant d'après sans doute, essouffées et émues, elles racontaient à leurs mamans souriantes le résultat heureux de leur ambassade auprès du *Senor Obispo*.

Belles petites âmes, plus belles infiniment que les fleurs : que votre bon petit cœur m'offrait, puissiez-vous croître toujours en beauté et en grâce devant le Seigneur, et vieillir dans votre innocence sans que le souffle d'un monde mauvais vienne jamais la ternir ! . . .

Toutes les natures bonnes et simples aiment les fleurs : les Mexicaines en raffolent ; elles les aiment n'importe où, dans de vieilles boîtes à savon, dans des marmites fêlées, dans des débris de boîtes à conserve ; elles les entourent d'un soin jaloux, et sûrement elles préféreraient souffrir la soif que priver d'eau leurs plantes favorites.

* * *

Les petites visiteuses étaient à peine sorties que le Père Jean rentrait. C'était l'heure du souper. Après un repas

modeste, nous passâmes sur le devant de la maison, nous nous assîmes dans l'ombre et restâmes longtemps à deviser en attendant l'heure du couvre-feu. Au fond de ce village perdu, à deux milles lieues du pays natal, nous causâmes des choses d'antan, évoquant mille souvenirs de la patrie lointaine.

Sur tous les rivages, dans toutes les parties du globe, il y a, à chaque heure, des missionnaires qui se rencontrent. Sitôt les affaires terminées, la conversation prend un tour sentimental ; un mot, un nom revient souvent sur les lèvres : la France, la douce France ! Il y a tant à dire, tant d'événements à repasser, tant d'impressions à échanger, tant de vœux enfin à formuler, que le sujet toujours ramené, toujours traité, ne lasse jamais ; quand il est épuisé, ... on recommence. L'absence la plus longue, l'existence la plus mouvementée, sous des cieux nouveaux, dans des pays étranges, ne parviennent jamais à effacer dans l'âme du missionnaire l'image de la première patrie, celle où il a laissé, avec les plus beaux jours de sa vie, le meilleur de son cœur. Avec quel entrain, quand ils se retrouvent à l'autre bout du monde, les *compatriotes* n'entonnent-ils pas l'immortelle romance de Châteaubriand :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours —
—De France !
O mon pays, sois mes amours
—Toujours !

* * *

Le jour s'était levé parfaitement pur et serein, comme toujours, dans un ciel trop invariablement clair. Cette uniformité d'un temps toujours égal finit par lasser ; tant il

est v
riété
D
nale
chen
du c
sion
deux
une
aute
parti
l'apo
évén
força
des P
et su

De
journ
ratifs
se me
San l
l'arriv
pour
dema
missio
Fat
merle
arriva
lestés
le bug
Père J

est vrai que " l'excès en tout est un défaut ", et que la variété est un des éléments de la beauté.

Donc, sous un soleil déjà fulgurant malgré l'heure matinale, je m'engageai de nouveau dans les sablonnières du chemin pour aller célébrer la messe dans le petit oratoire du couvent des Sœurs de la Merci. Ces braves Sœurs missionnaires, au nombre de trois, dont une ménagère et les deux autres maîtresses d'école, enseignent les rudiments à une centaine d'enfants mexicains. Une chambre munie d'un autel et un peu ornée leur sert de chapelle. Elles sont là, partageant leur vie, obscure et tranquille, entre la prière et l'apostolat par l'école. Ma visite était un changement, un événement dans leur existence peu mouvementée. Je m'efforçai de reconforter ces bonnes servantes du Seigneur par des paroles d'encouragement paternel et appelai sur elles et sur leur tâche toutes les bénédictions d'En-haut.

* * *

De retour au presbytère, on fixa le programme de la journée. Le reste de la matinée serait consacré aux préparatifs et, après le repas, vers une heure, l'on attellerait et se mettrait en route pour la mission voisine, le hameau de San Miguel, situé à 23 kilomètres de là, dans la vallée. A l'arrivée, la cloche amènerait toute la population à l'église pour la confirmation. On coucherait à San Miguel et le lendemain l'on continuerait le voyage, arrivant vers midi à la mission de La Mesa, toujours plus bas dans la vallée.

Faute de grives, on se contente de merles et, faute de merles, on se contente d'une omelette. C'est ce qui nous arriva ce jour-là, un mardi, faute de viande. Suffisamment lestés cependant, nous primes place avec nos bagages dans le *buggy* du Père Jean, derrière deux chevaux solides. Le Père Jean prit les rênes et nous exécutâmes notre sortie, à

travers les rues désertes, entre des lignes de maisons vides et délabrées. Bientôt le pauvre petit village de La Mesilla disparut derrière nous dans le nuage de poussière que soulevait notre voiture.

Pendant une demi-heure, nous avançâmes au milieu de champs cultivés. Puis la végétation cessa tout à coup et nous nous retrouvâmes dans la brousse. Le soleil perpendiculaire se faisait vivement sentir ; les routes, défoncées, poudreuses, faisaient tirer les chevaux ; mais, en vaillantes bêtes habituées au pays, il nous menaient bon train. Sur les quatre heures nous arrivions à San Miguel, n'ayant pas rencontré âme qui vive et n'ayant vu qu'une seule habitation dans ce trajet de vingt-trois kilomètres.

IX

San Miguel — En route — Don Perfecto — La Mesa ; son presbytère et son église

San Miguel est un village de cinquante familles, vivant maigrement des fruits de la terre, manquant d'eau pour irriguer les plantations et passant les quatre cinquièmes de l'année à attendre une pluie qui ne vient jamais. Aussi trouvâmes-nous la population, libre de toute occupation aux champs, réunie autour de l'église pour nous recevoir. Parrains et bébés étaient prêts pour la confirmation. Celle-ci eut lieu dans les mêmes conditions tapageuses que les journées précédentes.

* * *

Malgré leur pauvreté, les habitants de San Miguel s'étaient mis en frais pour l'occasion. L'intérieur de la petite église d'adobe était tout blanchi à neuf ; le sol, qui tient

lieu
balay
sière
n'ava
dans
les f
blanc
dispa
produ
statue
Franc
Cha
cend
autou
que la
air. O
Pour
da (d
cotton
pieux
encore
dérabl

La
égalem
sol, soi
cupaie
tout si
sur le
Puis
brave
nous o

lieu de dallage ou de plancher, avait été soigneusement balayé, puis arrosé pour prévenir la formation de la poussière sous le piétinement de la foule. Ni chaises ni bancs n'avaient gêné l'opération, car on ne voit jamais de sièges dans une église mexicaine ; les hommes se tiennent debout, les femmes s'accroupissent à terre. Aux fenêtres de verre blanc, des rideaux pendaient, fraîchement empesés. L'autel disparaissait sous une profusion de fleurs en papier peint, produit de l'art local, et au-dessus se dressait une belle statue de saint Michel terrassant le dragon, importée de France.

Chaque année, le jour de la fête patronale, l'archange descend de son piédestal et est promené processionnellement autour du village. La foule est si compacte en ces occasions que la grand'messe et les vêpres se doivent célébrer en plein air. On dresse un autel provisoire sur un des côtés de l'église. Pour abriter les têtes contre les ardeurs du soleil, une *ramada* (dais de verdure) est formée au moyen de branchages de *cottonwood* étalés horizontalement à trois mètres du sol. Les pieux qui supportent cette toiture improvisée, se voyaient encore sur la place, dont ils occupaient une portion considérable.

* * *

La chambrette qui devait nous servir de gîte avait été, également, blanchie à neuf ; le plancher, je veux dire le sol, soigneusement balayé et arrosé ; deux lits de camp occupaient les coins, en face d'une grande armoire. C'était tout simplement la sacristie, servant à deux fins. Je m'assis sur le bord de mon lit et terminai mon bréviaire.

Puis vint l'heure du souper, que nous prîmes dans une brave famille mexicaine, laquelle se faisait un honneur de nous offrir la table pendant notre bref séjour.

* * *

Avant la tombée de la nuit, nous allâmes vagabonder dans les champs. Ceux-ci, hélas ! faute d'eau, étaient presque tous en jachère. De quoi ce pauvre village allait-il se nourrir ? Une misère noire en perspective pour cette année-là. La population, cependant, fataliste à sa manière et parfaitement résignée, ne se préoccupait aucunement de l'avenir.

* * *

La nuit, dans notre sacristie-dortoir, fut mauvaise. Le Père Jean était souffrant, l'air manquait, je dormais mal.

Aussi, dès l'aube, étions-nous debout. Je sortis pour dire mes prières et prendre l'air. Déjà des chevaux sellés étaient au piquet, sur la place. Les *rancheros*, vivant au loin, n'avaient pas attendu le jour pour se rendre à l'église. Les grands *wagons*, remplis de monde, trainés par des bêtes étiques, arrivaient de toutes les directions.

Bientôt l'animation se fit grande dans ce hameau habituellement triste et silencieux. L'église se remplit, et la messe fut célébrée, devant la statue du prince de la milice céleste, que ces bonnes gens ne se lassent pas d'admirer.

* * *

La distance de San Miguel à La Mesa n'est que de cinq kilomètres. Le chemin traverse des cultures, toutes plus ou moins étiolées. En maints endroits la brousse a repris possession du sol ; la végétation est morte de soif.

Cette fois, nous avons une escorte ; un cavalier trotte devant nous, par manière d'avant-garde. C'est un vieillard de soixante-douze ans, qui répond au nom de Don Perfecto. Il est venu, de grand matin, nous rejoindre à San Miguel, du fond de quelque retraite perdue dans la vallée, à seule fin

de saluer " Sa Seigneurie ", d'assister aux offices et de nous accompagner à La Mesa.

Don Perfecto est le type du métis mexicain de l'ancienne école, la meilleure. Sa vie aventureuse, aux jours lointains de sa jeunesse, lors des guerres civiles mexicaines et à l'époque où tout le pays devint territoire de la République des Etats-Unis, fut embellie par des prouesses éclatantes. Il a la taille d'un géant, la figure basanée, l'œil noir et ardent. Sa démarche est fière ; mais, en présence du *Padre* et de *Su Illustrissima*, il est très humble et très digne, d'une politesse exquise. Jusqu'aux premières atteintes de la vieillesse son existence fut, dit-on, quelque peu orageuse. Mais depuis bien des années déjà il édifie toute la contrée par sa piété exemplaire. Le Père Jean, qui l'estime beaucoup, me déclare que c'est un très saint homme. Maintes fois, à l'époque des grandes crues du Rio Grande, il a passé à la nage le missionnaire et son bagage, à travers les eaux tumultueuses du fleuve. Dompter les chevaux sauvages de la prairie fut toujours son occupation favorite. Jeune, quel magnifique cavalier il a dû faire !

Je le vois, à quelques mètres en avant, droit comme une lance sur son *mustang* fringant, faisant corps avec sa bête et caracolant, malgré ses vieux ans, avec une élégance admirable, nous indiquant d'un geste noble les fondrières à tourner et les meilleurs passages.

A lui seul il forme toute une escorte, et n'était la pauvreté évidente de ses vêtements, il pourrait passer pour un piqueur de maison princière. Une chose m'intrigue : sur les loques de son lamentable costume il porte un chapeau melon, enfoncé jusqu'aux oreilles, dont il est manifestement très fier, à en juger par les soins minutieux qu'il lui prodigue. Je demande au Père :

" — Où a-t-il pu dénicher ce feutre disparate ?

" — C'est, me répond le Père Jean, un vieux chapeau, que j'apportai de France, il y a un nombre incalculable

d'années, et dont je lui fis cadeau, il y a déjà bien longtemps. Le brave homme s'en pare aux grandes fêtes. . . ”

J'enregistrerai avec orgueil cette preuve éclatante de la supériorité incontestable qui marque les produits de l'industrie française. Assurément, un couvre-chef importé de Chicago n'eût pas eu, à ce degré, la vie dure. Où la vanité patriotique va se loger ! J'en étais venu, chemin faisant, à suivre d'un œil attendri ce pauvre feutre effondré, avec le même respect que les guerriers d'antan, le panache blanc d'Henri IV.

* * *

Sur les 10 heures et demie, le feutre de Don Perfecto fit un demi tour, et notre noble escorte nous indiqua du geste et du regard les approches du hameau de La Mesa. Quelques minutes plus tard, les chevaux s'arrêtaient devant une grande porte cochère aux battants vermoulus, déjetés et branlants. C'était le presbytère ; mais tout en ruines. Tel quel, néanmoins, il nous fait l'effet d'un palais de délices. Dans ces grandes chambres où nous allons nous loger pendant vingt-quatre heures, la fraîcheur nous attend, la tranquillité, le repos et aussi le recueillement. Nous sommes à la veille de l'Ascension, et il s'agit de se préparer convenablement à la fête.

Au débotté, je fais une visite à l'église. Elle s'élève massive et lourde (les murs ont de quatre à cinq pieds d'épaisseur) de l'autre côté de la route, à l'extrémité d'un grand espace, qui fut autrefois la *plaza*. Les Mexicains donnaient toujours à leurs édifices religieux la place d'honneur, sur la *plaza*, au cœur de la ville ou du village. Pas de hameau, d'ailleurs, si minime soit-il, qui n'ait sa *plaza* ; Les Américains, dans le tracé de leurs villes, n'ont pas imité cet exemple. C'est un tort, à mon avis. Mais il faut se rappeler que de la devise “ *Utile dulci* ”, les Américains n'appré-

cient et ne pratiquent que le premier terme. Le côté artistique des choses les laisse indifférents. Leur conception de la vie est tout autre.

L'église est en *adobe*, sans plancher, avec une toiture en terrasse. Elle date de loin, du temps où tout ce pays faisait partie du diocèse de Durango, au Mexique.

Il y avait alors un prêtre résidant à La Mesa, centre de paroisse : ce qui explique l'existence d'un vieux presbytère en ce coin perdu. L'autel, œuvre du Père Jean, ainsi que tous les meubles de l'église et de la sacristie, est en bois, non peint, mais que la sécheresse de l'atmosphère préserve remarquablement.

Je remarque que les habitants, à l'occasion de la visite pastorale, ont repris tous les murs par la base et y ont inséré un soubassement en pierres : opération indispensable, car les vieilles murailles commençaient à pencher d'une façon inquiétante. Des contre-forts ont été également adossés au côté de l'église qui regarde le fleuve, ce dernier, quoique distant de plusieurs milles, étant une menace perpétuelle. Il y a un certain nombre d'années, le Rio Grande, dans une de ses inondations terribles, poussa ses eaux jusqu'à l'église et faillit l'emporter.

Autour de l'église, sur les bords de la *plaza*, des rangées de *cottonwoods* immenses se profilent, à une grande hauteur, sur un ciel lointain, dont aucune bâtisse, aucun obstacle n'intercepte, au regard, la vaste étendue concave. A peine quelques maisons basses se laissent-elles voir assez loin.

Dans sa solitude magnifique, au milieu de ce bosquet grandiose, dans le silence de ces lieux à peine habités, la vieille église fait l'effet d'un temple ancien survivant tout seul aux générations disparues. Pas une voix ne se fait entendre, pas un être se meut sur cette *plaza* vaste et déserte. Sans la lumière splendide qui tombe d'un soleil toujours présent et qui donne un air de fête perpétuelle à cette nature immobile et muette, l'impression serait triste, angoissante, telle qu'en un vaste cimetière abandonné.

X

**Confirmation à la Mesa — Le marchand de cacaouatès
et son âne — A travers champs — Belle et poé-
tique soirée**

A midi un Métis vint nous prendre et nous conduisit à sa demeure, où nous attendait le dîner.

De grands préparatifs avaient été faits en mon honneur. La chambre où nous fûmes introduits, convertie en salle à manger, était réjouissante à voir : tout y était flambant neuf. Le maître de la maison avait, tant bien que mal, tapissé les murs de papier peint. Un rouleau avait dû lui manquer, car on voyait par ci par là des interstices revêtus de lambeaux très divers. Cette bigarrure n'était pas pour lui déplaire ; au contraire, le brave homme était tout fier de son œuvre, et souverainement heureux de nous faire les honneurs de son logis.

Sur un guéridon, au milieu de la chambre, le couvert était mis, en étain, tout neuf, acheté récemment à la ville. A la mode espagnole, une tasse de chocolat ouvrit le repas. Des volailles, accompagnées de maïs, de fèves, de riz, en composaient le menu : le tout arrosé de grands verres d'eau et de café.

Tandis que nous mangions, la dame de céans, armée d'une serviette, s'occupait, sans un moment de répit, à chasser les mouches de dessus la table. C'était simple, sans formalité ; mais, sous sa forme naïve, cette hospitalité était généreuse et touchante.

* * *

aut
béb
vig
à
Pui
au
leur
mai
B
un r
pass

Il
glise,
petit
ment
forme
bizzar
avaie
homm
vaqua
dre de
Sou
plante
chis h
gousse
un goû
tous le
Le c

A partir d'une heure, un peu de vie commença à renaître autour de l'église solitaire. Des charrettes arrivaient. Les bébés commençaient à remplir l'air de leurs protestations vigoureuses.

À 3 heures, la cérémonie de la confirmation eut lieu. Puis l'on congédia l'assemblée, la plupart des gens vivant au loin et ne devant rentrer qu'à la nuit. On eut soin de leur recommander de ne pas manquer de revenir le lendemain matin, fête de l'Ascension, pour assister à la messe.

Bientôt la grande *plaza* déserte et le hameau silencieux, un moment secoués de leur torpeur par ce rassemblement passager, retombèrent dans leur solitude accoutumée.

* * *

Il ne resta plus, à l'ombre des grandes murailles de l'église, qu'un petit homme boîteux, qui se tenait là, près d'un petit âne, d'aspect singulier, lequel sommeillait tranquillement entre les brancards d'une minuscule charrette, de forme invraisemblable. J'avais déjà remarqué ce couple bizarre à l'étape de San-Miguel. Anier et charrette nous avaient suivis dans nos pérégrinations pastorales. Le bonhomme dormait, la nuit, entre les roues de son véhicule, et vaquait le jour à son petit commerce, qui consistait à vendre des *cacaouatès*.

Sous ce nom singulier, sont connus certains fruits d'une plante légumineuse appelée, je crois, par les savants, *arachis hypogaea*. Ils mûrissent dans la terre, et donnent une gousse renfermant une ou deux noisettes, qui, rissolées, ont un goût *sui generis* fort agréable. C'est une friandise pour tous les enfants, grands et petits.

Le colporteur de *cacaouatès* n'avait évidemment pas

cumulé une grosse fortune à cet humble métier. Sa mise était plus que simple : sa charrette, faite de vieilles planches, empruntées apparemment à des caisses d'emballage venues de Chicago, roulait sur deux roues bancales. Mais son âne valait, à lui seul, une étude toute spéciale. Il paraissait appartenir à une espèce particulière : ses oreilles, au lieu de monter droites, tantôt se déployaient comme un éventail de plumes, tantôt lui battaient les joues comme un martinet. Des observations personnelles et minutieuses révèlent la cause de cette particularité drôle : des coupures multiples avait été opérées dans les oreilles du pauvre ânon, et ces taillades avaient laissé une multitude de lamelles de cuir qui de loin donnaient à l'animal une apparence impayable. Quelque mauvais plaisant avait dû perpétrer ce méfait dans une nuit de clair de lune, tandis que le propriétaire dormait du sommeil des justes sous sa voiture.

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, le revendeur passait pour un joyeux compère d'une gaieté invariable et exubérante. C'était l'homme le plus populaire du pays. Il avait le secret d'amuser les enfants, et comme, par ailleurs, c'était un être tout à fait inoffensif, il avait ses entrées partout, il était de toutes les fêtes.

Poète, il improvisait des compliments en vers, séance tenante, et fabriquait des chansons impromptues toujours appréciées. En voilà un à qui le poids de la misère ne pesait guère ! Peut-être, au fond, était-ce un de ces philosophes stoïques, comme on en rencontre souvent parmi les plus humbles Mexicains. Il est certain que ses sentiments religieux contribuaient à entretenir la sérénité dans son âme.

En passant devant notre porte, il s'arrêta pour nous saluer gracieusement, et, du fond de sa boîte roulante, il tira deux oranges, les seules qu'il eût sans doute, et nous les offrit avec le plus aimable et le plus heureux des sourires.

* * *

Nous avions décidé, le Père Jean et moi, d'expédier le souper et d'aller passer la dernière heure du jour à travers champs. Nous marchâmes à l'aventure, devant nous, entre des terres desséchées, abandonnées, incultes, mais qui, vivifiées par l'irrigation, seraient admirablement fertiles. Un carré de terrain, sur le bord de la route, était complètement couvert par six poiriers de dimension énorme, les plus grands que j'aie jamais vus, plantés là il y avait une trentaine d'années. Leurs racines sans doute atteignaient des profondeurs humides, d'où elles pouvaient défier les sécheresses persistantes. Partout le sol, à la surface, se montrait plein de bon vouloir et n'attendait que cet élément indispensable et vital, l'eau, pour mettre en œuvre sa fécondité latente et se couvrir de produits rémunérateurs. Des herbage, moins délicats, mais inutiles, poussaient en pleine aridité. C'était d'un aspect navrant. Seuls les grands arbres, aux racines profondément établies en terre, résistaient à ce ciel d'airain implacable; ils étalaient au-dessus des guérêts inertes le bienfait perdu de leurs ombrages.

* * *

Il y avait, sur le devant du presbytère, une rangée d'*umbrella-trees*, très anciens, très grands, aux feuilles à peine visibles, mais couverts de grappes de fleurs couleurs lilas. Leur arôme, concentré comme une essence en vertu de l'aridité du sol, saturait l'air ambiant, oppressant l'odorat jusqu'à la nausée. Fort heureusement, à l'heure du coucher, un vent se leva, qui dissipa ces effluves par trop capiteuses. Le vent souffla en rafales pendant les premières heures de la nuit, produisant au dehors, à travers les masses des grands *cottonwoods* de la *plaza* une rumeur de mer en tempête. Puis l'ouragan s'apaisa et, avant que j'eusse réussi à m'endormir, il se fit dans l'air un calme absolu.

De ma fenêtre ouverte je regardais, en attendant le sommeil revêché, les épaisses frondaisons de la *plaza* devenues tout à coup immobiles. Tout autour de l'obscurité profonde qui tombait des arbres géants, le ciel scintillant d'étoiles répandait ce demi-jour sublunaire qui baigne comme d'une lumière phosphorescente les régions au climat très sec et très chaud. La petite église d'*adobe* apparaissait massive, démesurément agrandie, dans le clair-obscur environnant.

La transparence de l'air était si grande que, par delà le vide de la *plaza*, l'on apercevait, se déroulant à l'infini dans la direction du Sud, le long de la vallée, les hautes ramures de *cottonwoods* très éloignés, perdus dans la solitude. Sur toute cette nature endormie planait un silence de néant, immense, insondable, tel qu'en haut, dans les profondeurs du monde sidéral.

* * *

Du fond de cette nuit paisible et muette des accords lointains se firent entendre. C'étaient les sons plaintifs et doux d'une guitare espagnole. Des arpèges, un prélude léger, puis une voix de femme, fraîche et suave, dont la distance atténuait la portée. Le chant n'arrivait jusqu'à moi que comme un écho très affaibli. Mais, dès les premières mesures, je reconnus la *Golondrina* (l'hirondelle), cette romance si populaire en Espagne et dans toute l'Amérique latine, et dont l'inspiration mélancolique et sentimentale répond si bien à l'état d'âme espagnol. L'air est triste et langoureux ; les paroles sont pleines d'émotion :

*Adonde ira, veloz y fatigada,
La Golondrina que de aquí se va ?
Mas si en el campo andurà extraviada,
Buscando abrigo, y no lo encontrará !*

tair
dou
aéri
E
pur
le f
veu
L
espa
de f
des
r:ys
le no
mod
qui f
méri
les n
attei
lique
grâce

(1)
lieux ?
Dan
trouva
Près
ser la s
Hélas
sans po

*Junto a mi lecho le pondré su nido,
En donde pueda la estacion pasar...
Tambien yo estoy en la region perdido :
Oh ! Cielo santo ! y sin poder volar ! (1)*

Dans le silence nocturne de la solitude, cette voix lointaine avait quelque chose de mystique ; ce chant éploré et doux traversait l'air en frissonnant, comme un gémissement aérien.

En ce soir de fête religieuse, quelque âme innocente et pure avait goûté le bonheur, avant que le sommeil vint le faire évanouir, elle avait voulu exhaler sa joie rêveuse.

La mélancolie religieuse est un des traits de la nature espagnole. La catholique Espagne qui vint, aux grands âges de foi, évangéliser ces régions, sut faire passer dans le cœur des néophytes ce goût des choses spirituelles et divines, ce mysticisme dont son génie est pénétré, et qui façonna dans le nouveau monde des âmes d'ascètes. Le souffle de l'esprit moderne a terni, hélas ! la splendeur de cette beauté morale, qui fut longtemps le chaume souverain des sociétés de l'Amérique latine. Il en existe de beaux restes, toutefois. Chez les natures simples, celles que la contagion du siècle n'a pas atteintes, la conception chrétienne de la vie, le "sens catholique" sont demeurés intacts, la foi subsiste dans toute sa grâce. Sur le penchant d'une colline, un paysan des mon-

(1) Où va l'hirondelle qui, d'un vol rapide et haletant, quitte ces lieux ?

Dans la campagne elle voletera égarée, cherchant un abri et ne le trouvant pas.

Près de ma couche je vais mettre son nid, afin qu'elle puisse y passer la saison dure.

Hélas ! moi aussi, je suis perdu en ces lieux et sans pouvoir, Ciel ! sans pouvoir m'envoler !

tagnes du Mexique a dressé un humble monument funéraire,
et le passant peut lire, attendri et ému, cette épitaphe
sublime :

A LA MÉMOIRE
DE SON ÉPOUSE CHÉRIE.
ELLE M'A QUITTÉ,
ME LAISSANT AU CŒUR LE MAL
DONT ELLE SOUFFRIT
ET DONT ELLE MOURUT :
LA NOSTALGIE DE LA PATRIE CÉLESTE.

(A suivre).

S

Le
table
geur
bes,
rives
Tange
étaien
oblige
Afin
s'établ
naires
penda
fort po
en 1896
ce pou
l'ordre
l'Ouflp
Cetta
aujourd
nika



jour, le
" No
tiens.
Ce n

SOUVENIRS DU TANGANIKA

Par Mgr DUPONT

Des Pères Blancs, vicaire apostolique du Nyassa

Le Tanganika est un des lacs de l'intérieur de l'Afrique, véritable mer, mesurant 600 kilomètres du Nord au Sud, sur une largeur moyenne de 70 kilomètres. Pendant un demi siècle, les Arabes, marchands d'esclaves, avaient répandu la désolation sur ses rives. En 1879, les premiers Pères Blancs arrivèrent au Nord du Tanganika ; les Arabes comprirent bien que ces nouveaux venus étaient un danger pour leur infâme trafic et ils intriguèrent pour obliger les missionnaires à quitter le pays.

Afin d'échapper à cette persécution, les Pères Blancs allèrent s'établir à Karéma, à l'est du Lac, en 1885. Là, encore, les missionnaires eurent beaucoup à souffrir des vexations des Arabes. Cependant leur troupeau grandissait, et, dès 1892, se sentait assez fort pour fonder une deuxième station au sud-est du lac ; et quand, en 1893, Mgr Lechaptois, le chef de cette mission, revint en France pour recevoir l'onction épiscopale, il laissait à ses confrères l'ordre de fonder une troisième mission sur les hauts plateaux de l'Oufipa.

Cette fondation fait l'objet de la lettre suivante de Mgr Dupont, aujourd'hui évêque, mais précédemment missionnaire en Tanganika

UN P. Sigiez et moi, nous quittâmes Karéma, et nous fîmes voile vers le Sud. Notre embarcation n'était qu'un tronc d'arbre creusé et douze jeunes nègres chrétiens formaient tout l'équipage. Le troisième jour, le vent d'ouest nous jeta sur une plage inconnue.

" Nous sommes à Kirando ", nous dirent nos jeunes chrétiens.

Ce mot était pour nous une désagréable révélation. Ki-

rando était le principal repaire de tous les Arabes, chasseurs d'homme de ces contrées.

Là étaient Kipilipili, Maktoubou, Mpassa, Mpasahikendé, Gombé-Sasi et tout particulièrement le redouté Mohamadi.

A peine débarqués, nous voyons s'approcher deux hommes ; ils nous saluent respectueusement et, me présentant un mouton et quelques poules, ils me disent :

“ Kipilipili te salue et t'envoie ce cadeau de bienvenue. ”

Un instant après, ce sont les envoyés de Gombé-Sasi, puis de Maktoubou, puis de tous les Arabes. Evidemment ils avaient peur.

Longtemps après les autres, arrive encore une députation : ce sont les hommes de Mohamadi ; ils offrent quatre poules au nom de leur maître.

“ — Quatre poules ! dis-je avec étonnement, ce n'est pas un cadeau à faire à des personnages comme nous ; reportez ceci à notre maître. ”

Les envoyés sont visiblement effrayés et s'éloignent en toute hâte. Bientôt ils reviennent avec un mouton.

“ — Comment osez-vous vous présenter devant moi avec ceci ? ” leur dis-je, et je leur tourne le dos. Les pauvres gens partent au pas de course et reviennent bientôt avec trois moutons.

“ — Non, non, fis-je, je ne suis pas venu pour chercher des moutons ; croyez-vous que je n'ai pas à manger chez moi. C'est Mohamadi en personne qui doit venir ici me présenter ses hommages. ”

* * *

Une demi-heure après un nombreux cortège sortait des radeaux, se dirigeant sur la plage ; il y a une centaine d'hommes armés de fusils ; ils entourent Mohamadi. C'est un homme de 55 ans environ, de taille au-dessus de la moyenne ; son œil unique, car il est borgne, est faux et

inco
nant
ses p
plus
de sc
Il
il arr
toute
m'em
“ —
“ —
Alc
voyag
mer a
au gr
le pay
Je
et pe
qui ne
débor
plus v
Mai
“ —
venus
partir
“ —
pour le
droit)
moi.
“ —
“ —
je suis
tion et
pas vol

inconstant comme celui d'une bête féroce, sa barbe grisonnante est taillée en brosse. Il a mis, pour la circonstance, ses plus beaux atours ; il fait flotter avec majesté les larges plis de son manteau de soie rouge et blanche. Un foulard de soie lui sert de coiffure.

Il marche à grands pas et me sourit de loin ; mais, quand il arrive à 50 mètres, il n'y tient plus. Il se met à courir de toutes ses forces et les bras tendus vers moi comme pour m'embrasser, il s'écrie :

“ — Oh ! depuis si longtemps que je désirais te voir !!!

“ — Et moi, donc ! ”

Alors commencent les compliments : “ As-tu fait bon voyage ?... Le bonheur est-il dans ta maison ?... La mer a-t-elle été bonne pour toi ?... Le vent t'a-t-il mené au gré de tes désirs ? ... Ton arrivée est une joie pour tout le pays, etc.”

Je ne me laisse pas vaincre en souhaits et en compliments, et pendant un quart d'heure c'est un assaut de politesse qui ne finit pas. On eût dit deux vieux amis dont le cœur débordant se laissait aller aux épanchements de la joie la plus vive.

Mais, prenant un ton plus grave, je lui dis tout à coup :

“ — Il y a cinq ans, des missionnaires, mes frères, sont venus s'établir dans ce pays. Comment as-tu osé les faire partir ?

“ — Je les aimais beaucoup et j'ai fait tous mes efforts pour les retenir ; mais ces sauvages Ouafipa (indigènes de droit) n'ont pas voulu m'écouter ; ils les ont chassé malgré moi.

“ — Mais n'est-ce pas toi qui a démoli leur maison ?

“ — Bien au contraire ; dès que tes frères ont été partis, je suis allé chercher les portes et les fenêtres de leur habitation et je les ai emportées chez moi pour qu'elles ne fussent pas volées.

“ — Il y a deux ans, pourquoi es-tu allé faire la guerre au capitaine Joubert ? Lui aussi est mon frère.

“ — Comment aurais-je fait la guerre au capitaine Joubert ? C'est l'homme que j'estime le plus au monde et jamais je n'ai fait à personne d'aussi riches cadeaux qu'à lui : en un jour, je lui ai donné 100 esclaves et 30 défenses d'éléphant. ”

Mohamadi était allé attaquer le capitaine Joubert, qui le battit et lui enleva 30 défenses d'éléphant et 100 esclaves qu'il rendit à la liberté : voilà comment l'Arabe lui en avait fait cadeau.

“ — C'est assez, mets-toi à genoux ! ” lui dis-je brusquement.

A ces mots, Mohamadi semble frappé d'un coup de foudre.

“ — A genoux ! lui crient ses gens, mets-toi à genoux. ’
Il obéit.

“ — Baise la terre ! ”

Et voilà Mohamadi qui de son front orgueilleux frappe la terre avec force.

“ — Va-t-en ! ”

Mohamadi se relève ; mais il a le vertige, il chancelle comme un homme ivre. Ses gens l'entourent tête baissée, et le cortège s'éloigne lentement.

Dès que le tyran redouté s'est éloigné, il y eut parmi les spectateurs une explosion de joie. Ils venaient l'un après l'autre se mettre à genoux à l'endroit même où Mohamadi s'était prosterné, et, avec de grands éclats de rire, ils cherchaient à imiter les gestes de l'Arabe.

La nuit les obligea à se retirer. Surexcité par une journée si émouvante, je me promenai sur la plage en récitant mon rosaire, pendant que la vague discrète venait mourir à mes pieds. Peu à peu la brise de la nuit rafraîchit mon corps et mon esprit. Bientôt je m'étendis sur le sable à côté de mes nègres.

Le lende
notre frère

Après av
la baie de F
longueur ne
lets, et est e

Sur notre
qui doit son
qui m'a par
peu aplati :
à ses deux
qu'elle est s
d'appui. Si
rend un son
à celui d'une

Dès que n
leur cloche,
assis sur la c
donnent un
que des artis

Après avoi
la mission de
Le R. P. L
prendre la
fonder.

Nous étion
nous avions h
notre tâche.

* * *

Le lendemain, dès la pointe du jour, nous poussons à l'eau notre frêle esquif et nous continuons notre route.

Après avoir doublé le cap de Kirando, nous entrons dans la baie de Kerengué : cette baie, qui a 8 à 10 kilomètres de longueur ne communique avec le lac que par d'étroits goulets, et est entourée d'assez hautes montagnes.

Sur notre route, nous trouvons l'île de *Kinguélé* (cloche) qui doit son nom à une pierre assez curieuse. Cette pierre, qui m'a paru être du granit, a la forme d'un ellipsoïde un peu aplati : elle mesure 8 à 10 mètres de longueur et repose à ses deux extrémités sur deux autres pierres, de sorte qu'elle est suspendue horizontalement sur ses deux points d'appui. Si vous la frappez avec un morceau de bois, elle rend un son métallique clair qui ressemble à s'y méprendre à celui d'une cloche d'environ 100 kilog.

Dès que nous approchons de l'île, les indigènes courent à leur cloche, montent dessus, et les uns debout, les autres assis sur la cloche même, frappent à coups redoublés et nous donnent un carillon qui, pour être beau, ne demanderait que des artistes mieux formés.

* * *

Après avoir dépassé l'île de Kingué, nous abordons à la mission de Kala.

Le R. P. Lepelletier nous attendait : il était désigné pour prendre la direction du nouveau poste que nous allions fonder.

Nous étions heureux de nous retrouver en famille, mais nous avons hâte de poursuivre notre course et d'accomplir notre tâche.

En quittant Kola, nous prenons la direction Est, et nous gravissons les pentes rapides des montagnes qui bordent le Tanganika. Notre guide ne savait pas le chemin : il nous fit monter et descendre 20 pics différents, puis par des tours et des détours, réussit après une journée fatigante, à nous ramener à peu de distance de notre point de départ. Le lendemain seulement nous entrons dans l'Oufipa.

Sur notre route se trouve le village de Koubéléla. La nouvelle de nos exploits à Kirando est déjà venue jusqu'ici ; et tout le monde est à nos pieds ; nous devons être puissants puisque les Arabes ont tremblé devant nous.

J'invite les gens du village à se réunir sur la place publique pour la prière et le catéchisme. Les gens viennent en grand nombre. Je commence mon instruction ; je leur dis qu'ils ne doivent pas jeter des sorts et que tous les fétiches sont mauvais. Aussitôt la plupart de nos auditeurs retournent vers leurs maisons et ne tardent pas à reparaitre avec les mains pleines de *daouas* (remède) : des cornes remplies de matière étrange, des dents de sangliers, de crocodile, des mâchoires de singes, etc. On allume un grand feu et chacun y jette ses sortilèges.

*
*
*

On nous dit que des Européens, blancs comme nous, habitaient le village et on nous demanda si nous voulions les voir.

Sur notre réponse affirmative on nous présenta une famille d'albinos comprenant une jeune fille d'une vingtaine d'années et ses deux frères âgés de 12 à 15 ans. Le nègre, grâce à la peinture noire dont le bon Dieu l'a recouvert, est convenablement vêtu avec quelques lambeaux d'étoffe ; mais quand cet enduit lui fait défaut, on s'aperçoit qu'il lui manque évidemment quelque chose. Les chiffons déchirés qui habillaient trop sommairement nos trois albinos étaient

manifestement insuffisants et, en les voyant, nous avions presque honte d'être blancs.

En excursion apostolique — Chez Kopoufi — Mœurs curieuses

A peu de distance de Koubéléla est une fondrière dangereuse, large d'environ 200 mètres et longue d'une dizaine de kilomètres. Personne n'a pu en trouver le fond, et beaucoup d'éléphants y ont été engloutis. Ce marais est recouvert de papyrus et d'autres herbes aquatiques dont les racines enchevêtrées font à la surface un plancher mobile, mais par endroits assez résistant pour porter un homme.

Comme nous avons à le traverser, il faut trouver un endroit propice. Quelques hommes sans charge vont d'abord explorer le passage jugé praticable. Chacun de nous prend ensuite place sur les épaules d'un nègre des plus robustes et nous voilà sur le redouté marais. Les hommes qui nous portent ont double poids ; aussi les herbes s'enfoncent profondément sous leurs pieds. Ils sont dans la boue jusqu'à la ceinture. Rude corvée pour ces pauvres gens ; aussi n'avaient-ils pas fait 50 pas qu'ils étaient épuisés. Alors un autre nègre présentait ses épaules au missionnaire qui, par un simple mouvement de gymnastique, se trouvait à cheval sur une monture fraîche.

Deux avaient déjà pris terre, et le troisième n'avait plus que quelques pas à faire, quand il s'enfonça soudain : le pauvre homme a de la boue jusqu'au cou, et le missionnaire s'est réfugié sur la tête. Mais le nègre continue à descendre, alors il lève le missionnaire au bout de ses bras robustes et le tient ainsi assez longtemps pour permettre aux autres nègres de le recueillir ; le missionnaire en fut quitte pour quelques légères éclaboussures.

Déarrassé de son fardeau, le brave nègre revient vite à la surface aux applaudissements de toute la caravane.

* * *

Nous parcourons des plaines ondulées, mais déboisées ; ce sont les *manikas* (plaines dénudées). Le sol s'élève peu à peu et nous arrivons à une hauteur moyenne de 1800 mètres. Notre route passe même par dessus un sommet de montagne, où le baromètre marque 2,200 mètres.

Le ciel se couvre de nuages, une pluie continue et glacée se met à tomber ; on eût dit de la neige à moitié fondue. Bientôt le sentier est couvert d'eau. Nous en avons parfois jusqu'à 50 centimètres.

Dieu sait dans quel état nous sortions de cet interminable bourbier : nous devons faire une véritable lessive pour laquelle nos braves nègres ne refusent jamais leurs bons services ; ils frottent nos pauvres jambes sans arriver à faire disparaître cette boue noire et gluante. Les réflexions ne manquent pas :

“ — C'est joli tout de même une peau blanche ! dit un nègre en esquissant un sourire.

“ — Oui, répond un malin ; mais ce n'est pas un petit embarras. Voilà longtemps que nous frotons et on voit encore les traces de la boue ; la peau noire ne demande pas tant de travail ! ”

Le sixième jour, le temps devient meilleur, la route moins désagréable, et nous arrivons à la capitale de l'Oufipa, chez le roi Kopoufi.

* * *

Nous étions attendus : le souverain et son peuple nous font le plus chaleureux accueil.

La ville est entourée d'un fossé qui a trois mètres de largeur et autant de profondeur. Sur le bord du fossé est une palissade de fortes perches plantées les unes après des autres. Quand le visiteur a franchi la première porte, il se trouve dans un couloir large d'un mètre et long de 10 à 15 mètres : pendant qu'il le parcourt, il est à la merci des soldats qui sont des deux côtés, derrière la palissade : de cette façon, quelques hommes suffisent pour rendre l'accès de ces portes entièrement impossible.

Nous sommes à peine installés que le chef du protocole vient nous avertir que Sa Majesté nous attend. Nous partons sans retard. On nous introduit dans une cour spacieuse et complètement fermée, au fond de laquelle nous voyons une paillette plus grande que les autres : c'est le palais royal.

Il faut se courber fortement pour entrer par l'ouverture qui sert de porte : nous voici dans un couloir entièrement fermé, ayant trois mètres de largeur, devant Kopoufi, qui est assis sur son trône, sorte de siège taillé dans un tronc d'arbre.

* * *

Kopoufi est un jeune homme de 25 à 30 ans. Il a bien 1 m. 80 de taille. Il est fortement membré. Son teint est très clair, presque jaune paille. Il a le nez aquilin et les traits réguliers. Il offre en somme un type très différent des nègres du pays. Il se lève et nous tend la main avec un certain air de distinction ; puis il s'assied.

De chaque côté du roi sont assises deux princesses. Une cruche de bière chaude est placée devant elles et, à l'aide d'un roseau qui leur sert de chalumeau, elles aspirent sans cesse le précieux nectar.

Le roi a aussi son pot de bière et son chalumeau que ne peuvent lui faire oublier les intérêts de son royaume. Obligé

de parler, il ne lâche pas le bien-aimé chalumeau et il aspire quelques gorgées de temps en temps.

Une quinzaine de dignitaires sont assis devant le roi. Chacun d'eux tient soigneusement à la main un chalumeau, car Sa Majesté ne dédaigne pas d'inviter l'un ou l'autre à s'approcher de la cruche royale, et on se tient prêt à bénéficier de cette faveur.

Pour les missionnaires, trois sièges avaient été préparés au milieu de l'appartement près du feu.

Cette première visite a un caractère tout officiel. C'est un échange de salutations et de souhaits. Nous ne laissons même pas soupçonner le but de notre voyage. Il faut d'abord faire connaissance avec le noir monarque : la chose sera facile, car il nous paraît abordable et bienveillant.

* * *

A peine sommes-nous de retour à notre logis que le roi se fait annoncer. Il vient nous rendre notre visite. Nos potentats européens se tromperaient bien s'ils croyaient avoir le monopole de la politesse officielle !

Dès sa première visite, Kopoufi sort de la rigide étiquette : il devient curieux, bon enfant, tout en gardant une réelle dignité. Nous sommes déjà à l'aise ensemble, et Sa Majesté ne daigne pas de nous donner le titre d'amis.

* * *

Rentré chez lui, Kopoufi nous envoie des vivres en abondance : farine, patates douces, bière, et même un bœuf : ce qui était un réel sacrifice, car l'année précédente une terrible peste avait fait périr une quantité incroyable de gros bétail. Mais Kopoufi veut nous gratifier d'un présent royal

et la plus remarquable bête de son troupeau en fera les frais.

La nuit se passa dans le calme et le silence ; mais, quand parut le jour, les nègres assemblés devant notre cabane attendirent inutilement que la porte s'ouvrit. Aucun missionnaire ne parut.

A bout de patience, les nègres entrent et me trouvent tremblant de tous mes membres, sous l'étreinte du premier accès d'une fièvre hématurique

Les nègres appellent le P. Sigiez qui occupe l'appartement intérieur de la maison :

“ —Que me voulez-vous ? répond-il ; il fait encore nuit !

“ —Non, Père ; il fait grand jour.”

Le P. Sigiez arrive à la porte en tâtonnant, Il est en pleine lumière et il continue à affirmer qu'il fait nuit noire. Il est aveugle !

Les nègres ouvrent la tente du P. Lepelletier. Il est couché, les yeux grands ouverts, sans mouvements. On croit qu'il dort ; mais tous les efforts pour le réveiller sont inutiles. Cependant, sa respiration est régulière et sa température normale.

Tous trois nous avons supporté les mêmes fatigues, aspiré les mêmes miasmes, et nous voilà atteints de trois maladies entièrement différentes. La science n'a pas encore expliqué tous les phénomènes qui constituent l'apanage de misère que l'homme porte partout avec lui.

Mais ce n'est pas le moment de faire des considérations scientifiques. Les nègres chrétiens qui nous accompagnent, ne savent plus où donner de la tête.

La journée se passa sans amener de changement à la situation, sinon chez moi : la fièvre devenait plus violente.

Le lendemain je me sens plus gravement atteint et en danger de mort prochaine. Alors j'appelle le P. Sigiez et je lui dis :

“ —J’ai bien peur de laisser mes os ici. Je vous prie de me donner les derniers sacrements.”

Sur mes indications un nègre ouvre une caisse et en sort les saintes huiles et un rituel. Alors je tiens moi-même le rituel et la sainte ampoule. Je dirige la main de l’aveugle qui me fait les dernières onctions ; je lui lis les prières sacramentelles qu’il répète après moi. Et ainsi un missionnaire aveugle donne l’extrême-onction à son confrère moribond.

* * *

Cela fait, nous envoyons un courrier à Kola pour avertir le P. Randabel de notre détresse. Pendant que je fais mon action de grâce, les nègres à genoux autour de ma couche récitent le rosaire en entier et à haute voix. Le P. Lepelletier était à deux mètres de là ; mais il n’attendit rien.

C’était une situation bien critique et bien triste, me direz-vous ? Critique... oui ;... mais la tristesse est une misère dont le Bon Dieu a exempté les missionnaires. Nous goûtions une joie profonde et intime, la joie de souffrir pour Dieu et pour les âmes. Mourir à son poste en faisant son devoir, n’est-ce pas l’idéal de tout chrétien ?

A la première nouvelle de notre situation, le P. Randabel se met en route, marche jour et nuit, traverse les mêmes boubiers que nous et franchit en 48 heures une distance qui nous avait demandé une semaine de marche. Aussi arriva-t-il exténué.

Le Bon Dieu, qui avait permis cette épreuve, jugea enfin qu’elle était suffisante. Le P. P. Lepelletier revint dans ce monde d’où il était absent depuis plusieurs jours, aussi ces quelques jours ne figurent pas sur son journal de voyage. La fièvre me quitta enfin ; mais elle me laisse en pitoyable état. Quant au P. Sigiez, il restait complètement aveugle.

Dès que nous de l’objet de nous venons missionnaires raient et bapt A cette déc dit que son p établir où bon Forts de ce la capitale per Kopoufi pos réalité son aut peu le pays se sont des officie kouma. Ces ge dans tous les chèvres, poules pillage. Quand tie de la popul capitale, et be tuité.

Pour se met les Ouafipas s’é les provinces le

Nous compre rable à une mis tera pas. Tout le exactions des of

*
* *

Dès que nous fûmes un peu valides, nous nous occupons de l'objet de notre voyage, et nous disons à Kopoufi que nous venons voir s'il lui serait agréable d'avoir chez lui des missionnaires qui enseigneraient la vraie religion, instruiraient et baptiseraient ceux de ses sujets qui le désireraient.

A cette déclaration le roi monte une grande joie et nous dit que son pays nous appartient, que nous pouvons nous établir où bon nous semblera.

Forts de cette permission, nous visitons les environs de la capitale pendant plus de huit jours.

Kopoufi possède en principe un pouvoir absolu ; mais en réalité son autorité est plus apparente que réelle, et peu à peu le pays se dépeuple. Voici pourquoi : sous ses ordres sont des officiers ou lèveurs d'impôts qu'on appelle *Ouasoukouma*. Ces gens, en troupes bien armées, parcourent le pays dans tous les sens. Arrivés dans un village, ils prennent chèvres, poules, sel, étoffe, pioches, etc. C'est un véritable pillage. Quand il ne reste plus rien dans le village, une partie de la population est emmenée pour faire des corvées à la capitale, et beaucoup de gens y resteront esclaves à perpétuité.

Pour se mettre à l'abri de ces désagréables tracasseries, les Ouafipas s'éloignent de la capitale et vont se cacher dans les provinces les plus éloignées.

*
* *

Nous comprenons bien vite que l'endroit n'est pas favorable à une mission. La population de la capitale n'augmentera pas. Tout le monde fuit, au contraire, pour échapper aux exactions des officiers du roi.

Cependant nous ne voulons rien précipiter et nous prolongeons notre séjour à la capitale, ce qui nous permet d'étudier plus à fond les usages de cette ville et les moeurs des habitants.

* * *

Chaque matin, bien avant l'aurore, une voix d'enfant, douce et suave, annonce à la capitale que Kopoufi est éveillé, puis qu'il ouvre sa porte. De suite Sa Majesté sort, et escortée par quelques ministres, se dirige vers la porte du village. L'escorte reste près des remparts, pendant que le roi seul se perd dans les *ténèbres extérieures*. C'est que dans la capitale de l'Oufipa les installations pour les plus urgentes nécessité de la nature ne sont pas aussi complètes que dans nos villes d'Europe. Le roi est ensuite reconduit à son palais avec le même cérémonial et la même voix d'enfant fait connaître à la population tous les faits et les gestes de Sa Majesté.

Dès que l'enfant se tait, il y a libre pratique et chacun peut sortir à son gré. On s'empresse pour que l'astre du jour, à son lever, ne soit pas choqué par le spectacle de l'humaine misère.

Le roi prend alors son petit déjeuner, c'est-à-dire de la bière chaude ; puis il reste dans ses appartements. Quand il fera grand jour, Kopoufi se rendra à la salle de réception, où l'attendent une vingtaine d'officiers, et il passera la journée occupé à régler les affaires, ou à tenir des conversations oiseuses.

Un autre personnage important de l'Oufipa, c'est une reine, qui n'est ni la femme, ni même la parente du roi. Elle a son palais séparé de celui de Kopoufi, et sa cour est composée d'un grand nombre de dames et de jeunes filles. Elle a le droit d'intervenir dans les affaires du gouvernement,

et Kopoufi
ne à cette
qu'il dimir
sent plus à
Le soir,
ou quatre
devant la
semblables
C'est le co
s'établit da
gite en hâte
les membre
et, dans tou
qu'au lende

En notre
les principa
ment invité
jour là. Des
près de la p
mes sont ran
c'est-à-dire
des lanières
taillé dans l
longs poils d
Au milieu
bous assez se
si serrés, que
instruments
changer d'att
d'ailleurs est
tenue.

et Kopoufi doit compter avec son autorité. Le roi abandonne à cette rivale les impôts de la moitié du pays, moitié qu'il diminue autant que possible, car ses revenus ne suffisent plus à le faire vivre lui-même.

Le soir, dès qu'il est nuit close, un serviteur frappe trois ou quatre coups de bâton sur une peau de boeuf suspendue devant la porte du roi ; immédiatement quelques coups semblables se font entendre dans le palais de la reine mère. C'est le couvre-feu, et de suite le silence le plus complet s'établit dans toute la capitale, les attardés regagnent leur gîte en hâte et silencieusement. Dans l'intérieur des maisons, les membres de la famille ne parleront plus qu'à voix basse, et, dans tout le village, vous n'entendrez plus de bruit jusqu'au lendemain matin, après le petit lever du roi.

* * *

En notre honneur, Kopoufi voulut faire une grande fête les principaux personnages et quelques notables, gracieusement invités par le roi peuvent seuls entrer au palais ce jour là. Des sièges ont été préparés pour les missionnaires près de la porte, et dans la cour cinquante ou soixante hommes sont rangés en cercle. Ils sont en tenue de cérémonie, c'est-à-dire qu'ils ont sur la tête des panaches de plumes, des lanières de peau de lion . etc. Tous portent un bracelet taillé dans le cou d'une peau de lion et d'où pendent les longs poils de la crinière.

Au milieu du cercle six musiciens soufflent dans des bambous assez semblables à des clarinettes. Ils sont groupés et si serrés, que leurs fronts se touchent à peu près, et que les instruments ne semblent plus former qu'un paquet. Sans changer d'attitude, ils tournent lentement : leur musique d'ailleurs est monotone et n'est pas plus gracieuse que leur tenue.

Près des musiciens sont les directeurs de la danse. Pour cette fonction importante on a choisi les trois principaux ministres ; ils portent, planté dans leur ceinture, derrière le dos, un long bâton qui monte au-dessus de leur tête.

Au signal donné, les danseurs qui font le grand cercle, se mettent à faire de violentes contorsions et tout en restant sur place, ils se désarticulent les bras, les reins d'une manière incroyable. Toutes les demi minutes environ, ils se frappent tous ensemble et vivement un coup dans les mains avec une telle précision qu'on n'entend qu'un seul coup.

Malheur à celui dont la main s'est fait entendre trop tôt ou trop tard : fût-il un vieux à cheveux blancs, le maître de chœur se précipite sur lui avec son bâton et lui inflige une rude correction ;

Pendant deux heures que dure ce bal, il n'est pas un danseur qui ne reçoive une ou plusieurs volées de coups de bâton.

* * *

Au sortir de la fête royale, nous sommes suivis à notre maison par le Mouéné Loukouta, général en chef de l'armée. C'est un homme d'une trentaine d'années qui nous paraît fort intelligent : il jouit d'une grande autorité dans le pays, et Kapoufi, craignant qu'il ne vienne à le supplanter, ne manque aucune occasion de l'affaiblir. Il lui a pris ses troupeaux, ses esclaves, ses fusils, mais il le redoute encore.

Mouéné nous raconte tout ce qu'il a souffert, et il dit en terminant :

“ — Je veux m'en aller avec vous, je bâtirai ma maison près de la vôtre et je serai à votre service, ”

Avant d'accepter, nous demandons à réfléchir. Tout bien pesé, nous lui disons qu'il peut nous suivre s'il le veut.

Mouéné Loukouta va naïvement informer Kapoufi de sa résolution. Le roi le serre dans ses bras :

“ —Toi, mon coeur, mon âme, tu me quitterais ! Que deviendrais-je sans toi ? Veux-tu la moitié de mon Etat ? Tiens, je te donne toutes les provinces de l'Est jusqu'au Roukoua. ”

Le pauvre ministre est vaincu : il ne croit pas pouvoir refuser et il vient nous en informer.

“ —Tu n'es pas un enfant, lui dis-je ; méfie-toi !

“ —Il m'est impossible de faire autrement, répond-il ; je pars demain pour aller prendre possession du pays de l'Est. Au premier danger, je le quitterai et je me sauverai chez vous. ”

Le lendemain, Mouéné Loukouta partait en effet, suivi seulement de sa femme. Mais après quelques heures de marche, il est saisi de violentes coliques et meurt sur le chemin. Le poison que le roi lui avait versé avait produit son effet, et Kopoufi, “ mon affectueux ami ”, m'avait donné la mesure de ce qu'il savait faire.

Dans la capitale de l'Oufipa, nous finissons par découvrir un Arabe, marchand d'esclaves. A notre arrivée, ce personnage avait compris que nous étions un danger pour son commerce et, prudemment, il s'était caché. Nous fûmes enfin informés de sa présence. Effrayé d'avoir été découvert, lui qui avait déjà eu des démêlés avec les missionnaires de Karéma, il voulut se tirer d'affaire d'une manière toute arabe. Sans tarder, il vint nous faire une visite courtoise.

“ — Vous êtes le salut de ce pays, nous dit-il. Autrefois j'ai été obligé moi-même d'acheter des esclaves pour empêcher qu'il ne fussent livrés à de mauvais maîtres. Votre seule présence met fin à ces misères ; il me reste encore un enfant que j'avais recueilli. Je vous le donne. ”

A ces mots, il nous présentait un enfant de 14 ans, lequel a été baptisé depuis sous le nom de Louis et est devenu à la mission de Kirando un catéchiste intelligent et dévoué. Quant au rusé compère, il disait plus vrai qu'il n'aurait voulu : l'arrivée des missionnaires annonçait la fin de son infâme commerce.

* * *

Après trois semaines passées auprès de Kapoufi, nous pensons qu'il est temps de continuer notre route. Nous faisons donc nos adieux au roi et nous allons chercher un endroit plus favorable à l'établissement d'une mission.

Le P. Randabel nous accompagne ; le P. Lepelletier et moi bien que très affaiblis, nous pouvons faire l'étape. Mais le P. Sigiez est toujours aveugle. Un brave chrétien nègre le précède et lui tend un bâton auquel le pauvre missionnaire se cramponne. On chemine un à un le long d'un étroit sentier tracé par le pied du nègre. Dans cette piste tortueuse et raboteuse, le voyageur doit prévoir attentivement l'endroit où il posera le pied ; aussi notre pauvre aveugle trébuche à chaque pas.

Je dois le dire à l'éloge de cet excellent missionnaire, que le Bon Dieu a rappelé à lui quelques années plus tard, son courage n'a pas faibli un instant et, même dans cette rude épreuve, aucun nuage n'est venu altérer sa franche gaieté. Par sa vaillance tout apostolique, il a certainement attiré sur cette mission les bénédictions de Dieu.

En quittant la capitale de l'Oufipa, nous prenons la direction Nord-Ouest. Nous traversons des plaines déboisées dont les gracieuses ondulations semblent inviter l'homme à bâtir là sa maison au milieu de terrains tout préparés pour de belles cultures. Mais il n'y a pas d'habitants dans ce pays autrefois peuplé. L'esclavage, les guerres, les exactions des chefs l'ont transformé en désert.

* * *

Nous sommes à 7 ou 8 degrés au sud de l'Equateur, à en-

viron 1
avait é
s'est dé
de juin
thermoi
hauts p
nègres c
tre la fi
missionn

Chaqu
main un
nous ne t
Nous p
Kangaml
tent quel
ruines. E
nous nous
De non
la pointe
gulaire de
le pays où
nous il ne
de ces Ar
connaissan
village sou
à cet endrc
rien fait.
Nous chu
çons de suif
s'élève une
P. Sigiez.

viron 1,800 mètres d'altitude. La première partie de mai avait été très pluvieuse ; mais, à la fin du mois, le temps s'est définitivement mis au beau, et maintenant avec le mois de juin, l'hiver devient assez dur, les nuits sont froides, le thermomètre descend presque à zéro et, le matin, l'herbe des hauts plateaux est couverte d'une forte gelée blanche. Les nègres que leurs vêtements ne suffisent pas à protéger contre la froidure se groupent bien près de leurs feux, où les missionnaires sont parfois contents de prendre place.

* * *

Chaque jour, nos guides nous promettent pour le lendemain un excellent endroit pour établir une mission ; mais nous ne trouvons toujours qu'un désert inhabité.

Nous passons ainsi la rivière Fouishi, puis le mont Kambo Kangambé, les villages de Kapoto et de Kasompa où végètent quelques habitants au milieu de maisons désertes et en ruines. Enfin, sans avoir pu trouver ce que nous cherchons, nous nous rapprochons du lac Tanganika.

De monticule en monticule nous arrivons à Mosoro. C'est la pointe qui forme, du côté des montagnes, la plaine triangulaire de Kirando. Nous avons parcouru inutilement tout le pays où nous devions établir notre mission, et devant nous il ne reste plus que la plaine de Kirando, le repaire de ces Arabes esclavagistes avec lesquels nous avons fait connaissance il y a deux mois. Mosoro n'est qu'un pauvre village sous la tutelle des Arabes. Mais il faut nous établir à cet endroit ou rentrer de notre long voyage sans avoir rien fait.

Nous choisissons donc la colline de Kisimba et commençons de suite une installation provisoire ; en quelques jours s'élève une petite hutte où s'installent le P. Lepelletier et le P. Sigiez. Ce dernier a retrouvé l'usage d'un ceil et

peut maintenant se conduire ; mais il ne devait recouvrer totalement la vue que plus tard.

* * *

Le P. Randabel reprend à travers les montagnes le chemin de Kola et moi, je ne songe plus qu'à rejoindre le lac où j'ai donné rendez-vous au bateau de K̄arema.

Mon escorte est des plus modestes : deux hommes me portent en hamac ; un troisième, armé d'un fusil de chasse, complète la caravane.

Après deux heures de marche dans les grandes herbes, nous entrons dans les cultures. Le sorgho en pleine maturité atteint cinq mètres de hauteur.

En sortant de cet inextricable fourré, nous débouchons dans un village considérable.

“ — Où sommes-nous ? demandai-je à mes hommes.

“ — Chez Mohamadi.

“ — C'est bien, dites-lui de venir me saluer.”

“ — Mohamadi est partie avec tous les siens quand il a appris que tu descendais des montagnes dans leur plaine, ils ont dit : “ *Moto moto* arrive. Cette fois il va nous “ maltraiter. Nous serons mis à la chaîne, etc. ”

Bref, la panique se répand chez les Arabes : au milieu de la nuit, tous ces grands Sidi prennent à la hâte ce qu'ils peuvent dans leur maison et, suivis de trois ou quatre esclaves fidèles, se sauvent dans les montagnes qui bordent Kirando au nord.

Quelle excellente nouvelle ! Un ange est venu jeter l'épouvante dans le cœur des esclavagistes. Ils ont quitté la plaine de Kirando ; mais la population des villages est restée au complet.

Je m'installe dans la maison de Mohamadi. En quelques

heures une centaine d'hommes arrivent : ce sont les représentants de Kirando. Je leur explique nos intentions.

“ Nous sommes leur dis-je, des missionnaires. Les envoyés des grands chefs d'Europe ne sont pas loin ; il vont venir vous gouverner et vous serez tous libres.

“ Désormais vous ne prierez plus les démons ; nous allons vous enseigner à connaître le Dieu très grand, qui a créé tous les hommes et qui nous a enseigné ce que nous devons faire afin d'aller au ciel, où nous serons heureux avec lui.”

Mon petit discours pénètre l'âme de mes auditeurs, et quand je cesse de parler, c'est une explosion de joie inexprimable, ces pauvres gens se sentent débarrassés du joug de l'esclavage, ils respirent plus à l'aise.

* * *

Mais l'anarchie ne vaut guère mieux que l'esclavage. Les notables de la plaine désignent eux-mêmes des chefs pour les villages abandonnés par les Arabes. Le chrétien Molimbira est nommé successeur de Mohamadi. En moins d'un quart d'heure, l'ordre est rétabli.

Les questions politiques terminées à la satisfaction de tous, nous donnons sans plus tarder la première leçon de catéchisme. Une foule nombreuse remplit la véranda de Mohamadi et la place devant la maison. Installé moi-même près de la porte, en ce même endroit, et sur le même siège où hier le chef des esclavagistes tenait ses conseils et comptait ses razzias, j'enseigne qu'il n'y a plus d'esclaves, que tous les hommes sont les enfants de Dieu et doivent jouir de la liberté.

A chaque instant quelque voix émue se fait entendre :

“ — Nous sommes tous les enfants de Dieu et les serviteurs des Européens ; non . . . plus l'Arabes ! . . . ”

Le lendemain matin, de nombreux travailleurs arrivent de toutes parts. Les hommes apportent des arbres pour construire l'église, pendant que les enfants recueillaient la paille destinée à faire le toit. L'entrain est admirable ; en deux jours, une église de 25 mètres de longueur sur 10 de largeur était terminée.

* * *

Dans leur fuite précipitée, les Arabes n'avaient emporté que peu de vivres ; aussi la faim ne tarda pas à les faire réfléchir. Quelques-uns des moins compromis : Kipili Pili, Gombe Sassi, rentrèrent dans leur maison et nous envoyèrent des cadeaux, qui furent acceptés ; c'était signer la paix avec eux. Mohamadi essaya, lui aussi, de revenir ; mais tous ses efforts furent inutiles, la plaine de Korando lui était à jamais interdite.

* * *

Maintenant la chrétienté de Kirando est de plus en plus prospère. Aux grandes fêtes, le R. P. Moinet, supérieur de ce poste, compte par centaines ses nouveaux baptisés. Ce pays, qui pendant tant d'années a été souillé d'atrocités sans nom, forme aujourd'hui une des plus belles missions du Tanganika.

Une

Des Missio

Dans sa P
aux mœurs
de longues
à la France.

 N m
d'i
tot
tes

au creux de
les tracés s
comblés, les
rizières dess
au cours sin
primitives, s
tôt, sans dot
voient venir
restent enco
n'entend plu

IN VIAM PACIS !

Une promenade à travers le Tonkin

Par M. SAJOT

Des Missions étrangères de Paris, ancien missionnaire au
Tonkin méridional

Dans sa *Promenade à travers le Tonkin*, M Sajot nous initiera aux mœurs de ces Annamites qu'il aime, parmi lesquels il a passé de longues années d'apostolat, et qui sont aujourd'hui rattachés à la France.

QU'EN m'assure que, depuis quelque temps, des bandes d'ingénieurs, graphomètres en main, parcourent en tous sens l'Indo-Chine française. Le long des routes, à travers champs, au sommet des collines comme au creux des vallons, de petits jalons, sillonnent le pays : les tracés se bifurquent et s'entrecroisent ; les fossés sont comblés, les montagnes aplanies, les forêts dévastées, les rizières desséchées. Sur les grands fleuves et les *arroyos* au cours sinueux et tourmenté, les barquettes annamites, si primitives, si pittoresques, se font de plus en plus rares. Bientôt, sans doute, on n'en verra plus ; la concurrence qu'elles voient venir à grands pas aura vite fait de couler celles qui restent encore. Déjà les rives sont mornes et silencieuses : on n'entend plus les voix des barquiers s'élever joyeuses, mal-

gré la monotonie de leurs chants, accompagnées de la cadence des rames qui tombent sur les flots. Le fleuve si gai, si vivant, si animé, est devenu muet comme les poissons qui se cachent sous ses eaux. Plus de doute à ces signes avant-coureurs, on pressent l'arrivée de l'informe locomotive, accourant sous un nuage d'épaisse fumée, suante, essoufflée, traînant après elle sa longue suite de chariots barriolés et crasseux.

Dans certaines régions *privilegiées*, le travail est plus avancé encore, et déjà, plusieurs fois le jour, l'infamale machine passe et repasse, sifflant, hurlant, faisant tapage comme un tigre en furie ; à son approche, les troupeaux de bœufs et de buffles, — ces bonnes bêtes de buffles, si paisibles autrefois ! — s'enfuient épouvantés ; les petits oiseaux ne viennent plus picorer près de votre table les miettes qui en tombent ; les blanches aigrettes au regard si doux et à l'air si innocent, ne se posent plus qu'en tremblant sur le jaquier de votre jardin : inquiètes, affolées, on dirait qu'elles méditent de quitter ce pays troublé pour chercher ailleurs la tranquillité qu'elles n'y trouvent plus.

* * *

Les hommes aussi ont changé, plus que les animaux et les choses peut-être : l'air affairé, une valise à la main et un sac en bandoulière, voyez-vous ces graves Orientaux, sans souci des us et costumes séculaires, courir à toutes jambes à la gare voisine, prendre leur billet à la hâte et sauter dans le train qui va partir ? Qui eût prédit cela, il y a vingt ans ?

Le temps, les hommes, les choses, tout marche à la vapeur maintenant, en attendant l'électricité qui ne tardera guère, puisque déjà on l'a installée à Hanoi. Le Mandarin est presque devenu un homme comme un autre ; ceux qui l'ont

connu aux débuts de l'occupation ne le reconnaîtraient pas : il coupe ses ongles, sort seul, sans qu'un tambour batte, sans qu'un couple de parasols en papier peint vienne se dodeliner autour de sa personne révéree ; il se promène par les rues une badine à la main et ne dédaigne pas de s'asseoir devant la table du café du coin et de choquer son verre contre celui d'un jeune bachelier imberbe en train de lire la *Dépêche* ou le *Radical* !

Bref, la physionomie de ce pays a été retournée.

* * *

Examinant cette transformation à un autre point de vue bien autrement grave, le prêtre et le chrétien se demandent avec anxiété s'il faut se réjouir ou s'attrister de cette invasion de nos découvertes scientifiques au sein de la vieille société annamite. Le monstre de feu qui traverse dans une course folle plaines et collines, montagnes et vallons, porte dans ses flancs des germes de vie et des semences de mort. La libre pensée, l'athéisme, le matérialisme grossier et le froil positivisme vont-ils en profiter pour venir corrompre et fermer pour des siècles peut-être ces âmes neuves à l'action salutaire de l'Évangile. Ou bien la vérité recevra-t-elle de ces moyens de communication plus rapides une nouvelle force d'expansion ? Les ouvriers apostoliques viendront-ils plus nombreux travailler au salut de 25,000,000 de païens qui croupissent encore dans les ténèbres de l'erreur et les ombres de la mort ? Mystère que l'avenir éclaircira et devant lequel on ne peut que se taire et prier à genoux ; et puisque " la prière tout obtient ", selon le mot de Thérèse de Jésus, prions avec ferveur et espérons !

Espérons ! D'abord parce que l'espoir est une bien douce chose et que sans espoir la vie serait bien triste.

Espérons aussi, parce que l'espoir soutient les volontés,

anime les cœurs et garde contre les découragements funestes.

Espérons encore, parce que nous avons de légitimes motifs d'espérance ; ces pages en fourniront la preuve. Nos aînés ont vu de plus mauvais jours que ceux que nous voyons. Que penseraient de nous ceux qui ont supporté, sans faiblir, les persécutions, l'exil, la mort peut-être pour le Christ, si nous allions perdre courage. L'Eglise annamite a connu d'autres ennemis et les combats ne sont pas pour l'effrayer ; elle a vaincu ceux-ci, elle passera sur le corps de ceux-là et ne se souviendra même plus au bout de sa route des obstacles qu'ils lui auront dressés.

Parmi les nouveaux venus en Indo-Chine, il se trouve des gens assez ignorants du caractère des Orientaux ou assez peu soucieux des intérêts de leur patrie pour calomnier les meilleurs serviteurs de la France et ses seuls amis en ce pays : les missionnaires et les chrétiens. Pour être plus sûr de vaincre, on passe à l'ennemi, on fait cause commune avec lui ; la tactique est nouvelle, mais elle ne fait honneur ni au patriotisme, ni au sens politique de ceux qui l'ont inventée.

Dénoncer de pareils faits, c'est les flétrir ; car ils sont, selon un mot fameux, plus qu'un crime ; ils sont une faute.

Pauvre cher peuple annamite, qui va te trouver de plus en plus en contact avec les représentants d'une autre civilisation, ne te laisse pas prendre à tous les mensonges qui te seront contés. Observe et réfléchis ! Et surtout n'oublie jamais que la vertu n'a pas l'habitude d'habiter avec l'erreur, ni la débauche avec la vérité. A ses fruits, il te sera facile de juger l'arbre ; d'après les actes, tu n'auras pas de peine à apprécier la doctrine. Ceux qui, depuis 300 ans et au péril de leur vie, ont traversé les mers et bravé mille dangers pour t'apporter les paroles de vie ; ceux qui ont scellé de leur sang la foi qu'ils t'ont prêchée, ont bien droit

à quelqu
contraire,
ce qu'ils c
doctrine c

Voilà oi
Mais au
encore, je
j'ai connue
aimer et co
siècle ses c
Il sembla
ont été écri
prodigieuse
sol, le caract
importance
voisinage in
s'est même
riz que proc
barques qui
avec une in
charges de s
Il n'y a q
parler, qu'un
l'ombre, c'es
liques s'ent
païens y est
çais du XXe
un tort, un tr
moral, comm
Je dis d'ab

à quelque créance. Aux beaux esprits qui te diront le contraire, demande s'ils sont prêts à mourir pour soutenir ce qu'ils enseignent, et, en attendant, sache t'en tenir à la doctrine que t'ont apprise tes missionnaires et tes martyrs.

* * *

Voilà où nous en serons demain.

Mais aujourd'hui, presque aujourd'hui il en est temps encore, je veux revoir mon Indo-Chine d'hier, celle que j'ai connue, que j'ai aimée et que j'ai entrepris de faire aimer et connaître ; celle qui a donné à l'Eglise du XIXe siècle ses confesseurs et ses martyrs.

Il semble que tout a été dit sur ce pays ; de gros volumes ont été écrits pour apprendre à ceux qui les ignorent, les prodigieuses richesses du l'Indo-Chine, la fertilité de son sol, le caractère souple et malléable de ses habitants, son importance stratégique et commerciale par suite de son voisinage immédiat avec l'immense empire Chinois. On s'est même préoccupé de savoir le nombre de piculs de riz que produit annuellement ce pays ; on a compté les barques qui sillonnent ses fleuves et ses arroyos et supputé avec une inflexible rigueur, pour les mieux imposer, les charges de sel qui entrent dans ses marchés.

Il n'y a qu'un point dont on néglige ordinairement de parler, qu'un côté qu'on laisse systématiquement dans l'ombre, c'est le côté religieux, en ce qui concerne les catholiques s'entend ; (car tout ce qui se rapporte aux cultes païens y est au contraire abondamment décrit) ; les Français du XXe siècle ont bien d'autres soucis. Eh bien, c'est un tort, un très grand tort au point de vue artistique et moral, comme au simple point de vue matériel.

Je dis d'abord que c'est un tort au point de vue artis-

tique, car je ne connais rien de plus beau que le spectacle de la faiblesse et de la vérité se donnant la main pour résister, pendant un demi siècle, à la force brutale associée à l'erreur, et finissant, à force de patience et d'héroïsme, par l'abattre et la terrasser ; je ne sais rien de plus touchant et de plus digne de tenter le pinceau d'un artiste que ces scènes de femmes, de jeunes filles, d'enfants, de vieillards de tout rang et de toute classe courant au martyre comme on court à une fête, s'exhortant mutuellement à demeurer ferme dans la foi ; s'offrant aux bourreaux ou même essayant de se substituer par une pieuse fraude aux victimes que l'on va conduire au supplice ; je n'ai jamais rien lu de plus pathétique que ces adieux de l'épouse à l'époux, des enfants à leur mère avant de partir pour le lieu de sacrifice, dont l'histoire de l'Eglise d'Annam au XIXe siècle nous offre de si sublimes exemples.

J'ajoute que c'est une faute au point de vue moral, aujourd'hui plus que jamais, et j'espère que ceux qui ont étudié la société contemporaine ne me contrediront pas. L'héroïsme n'a jamais été une vertu bien commune dans le monde ; de nos jours, il se fait plus rare encore, et ce serait à désespérer de l'avenir si nous ne savions que Dieu a créé les nations guérissables et, partant, les individus aussi. Les plus optimistes sont bien obligés de convenir de l'amollissement des volontés et de l'affadissement des coeurs. A force de porter le joug, on prend l'habitude de courber la tête : or, depuis un quart de siècle, la génération actuelle ne s'est guère avancée dans la vie que pliant sous ce joug de l'impiété. L'âme française, autrefois, si robuste et si saine, semble engourdie et, comme figée dans un corps sans vigueur : c'est l'effet des potions perfides dont abreuvent leur mère, sous prétexte de la guérir, des enfants dénaturés qui, pour la mieux tromper, lui présentent dans des coupes d'or, le poison de leurs productions malsaines et le venin de leurs plumes empestées.

Ils n'ont
La plupart
France ; c
ont enfant
l'or de Fra
surtout les
la rage de
vue de son
belle ardeur
si grande e
Enfin, à
aussi son in
cier si l'on
çant des ave
conditions i
lement ces
d'après les t
les ports de
royaume, et
soit pas très
temps vicieu
laborieux, é
la grâce du b
son expressio
forts ; qui pe
que la France
jour où elle a
ble d'énergie
et si nous vo
bord lui accor
dre d'une nati
ments et du b
Telle est, en
promenade qu
l'Indo-Chine c

Ils n'ont pas voulu avoir pitié de la France !

La plupart des églises d'Annam sont filles de l'Eglise de France ; ce sont surtout les missionnaires français qui les ont enfantées au Christ dans les larmes et la douleur ; c'est l'or de France qui les a soutenues à leur berceau ; ce sont surtout les soldats de la France qui les ont défendues contre la rage de l'enfer et la haine des persécuteurs : puisse la vue de son enfant rendre à la France chrétienne un peu de belle ardeur et de cette foi intrépide qui la firent autrefois si grande et si respectée.

Enfin, à un point de vue moins élevé, bien qu'ayant aussi son importance, le simple point de vue matériel, financier si l'on veut, il est intéressant pour le colon, le commerçant desavoir à qui il a affaire, jusqu'à quel point et à quelles conditions il peut compter sur l'élément annamite. Généralement ces Messieurs jugent trop exclusivement ce peuple d'après les tristes spécimens qu'ils en ont sous les yeux dans les ports de mer et les principales villes commerçantes du royaume, et je comprends fort bien que leur impression ne soit pas très favorable. A côté de ce type la plupart du temps vicieux ou en train de le devenir, il en est un autre laborieux, énergique, honnête et qui n'attend souvent que la grâce du baptême pour être un héros. Ce type-là a trouvé son expression la plus parfaite dans ces hommes simples et forts ; qui pendant cinquante ans ont défié la persécution et que la France a trouvés debout prêts à mourir pour elle, le jour où elle a eu besoin de leurs bras. L'annamite est capable d'énergie et de dévouement, mais il y met ses conditions, et si nous voulons profiter de ses qualités, il nous faut d'abord lui accorder ce qu'en définitive il est en droit d'attendre d'une nation qui se prétend civilisée : de bons traitements et du bons exemples. Je n'en dit pas davantage.

Telle est, en quelques mots, toute la raison d'être de la promenade que je vous propose, cher lecteur, à travers l'Indo-Chine catholique.

C'est en pieux pèlerin que nous allons parcourir le pays indo-chinois et, si nous n'avons pas tous les jours l'occasion de planter notre bourdon devant les arceaux en ogive des cathédrales gothiques, ou à l'ombre séculaire de quelque vieux cloître aux cintres tapissés de mousse et décorés de lierre, nous aurons, pour nous édifier, les travaux des missionnaires, la ferveur de leurs chrétiens, l'héroïsme des martyrs.

Car elle a ses martyrs, notre belle Église d'Annam, et le siècle qui vient de finir a salué, à son déclin, cette aurore nouvelle qui a lui à travers les ténèbres du paganisme. Bénies soient les mains qui ont mis ces nouvelles lumières dans le ciel ! *Lumen in celo* ! Béni soit notre immortel Pontife Léon XIII, qui a, le 27 mai 1900, décerné les honneurs de la Béatification à 77 Européens, Chinois et Annamites, tant prêtres que fidèles, mis à mort pour la foi dans les différentes missions de l'Extrême-Orient !

J'eus le bonheur d'assister à ces inoubliables fêtes. Je vois encore cette incomparable basilique de Saint-Pierre inondée de lumières et parée comme aux plus grands jours. Quarante évêques et quinze cardinaux avaient pris rang dans l'abside. Les orgues qui avaient joué, à l'entrée des princes de l'Église, une marche triomphale, font silence maintenant ; un clerc de l'Église Romaine, d'une voix claire et distincte, commence la lecture du Bref pontifical :

“ La liste des hommes courageux qui ont rendu témoignage au Christ par l'effusion de leur sang n'a jamais été close, et les sacrées diptyques où sont gravés leurs actes glorieux s'enrichissent tous les jours de noms nouveaux... ”

“ En ce siècle même qui touche aujourd'hui à son déclin, les provinces de la Cochinchine, du Tonkin et de l'Empire Chinois ont été fécondes en martyrs... ”

“ Durant plusieurs années, en effet, le vent de la persécution souffla avec une extrême violence contre la religion chrétienne, qui y était prêchée avec un si merveilleux suc-

cè
d'i
sc
de
à l
ges
Eg
]

“ D
che
à sc
tine
auss
tible
les s
voir
d'un
Ce
table
Qu'il
sujet
artis
mart
à ter
rouge
élève
fils, d

(1)
ont l'h

cès et l'on vit de nombreux messagers de l'Évangile, après d'indicibles labeurs, après avoir bravé toute sorte de périls, sceller de leur sang cette foi divine, qu'ils avaient fécondée de leurs sueurs...

“ Quarante-neuf de ces glorieux martyrs appartiennent à l'illustre Société des Missions Étrangères qui, en propageant au loin la religion du Christ, a si bien mérité de son Église... ”

Le lecteur continua ainsi longtemps encore.

* * *

Au moment où il terminait par la formule ordinaire : “ Donné à Rome près Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, etc... ” les cloches de l'illustre basilique se mirent à sonner à toutes volées, les chœurs de la Chapelle Sixtine entonnèrent l'hymne d'actions de grâces, continuée aussitôt par la foule en proie à un enthousiasme indescriptible ; les voiles qui couvraient les tableaux représentant les scènes de supplices des martyrs, tombèrent et laissèrent voir l'image des nouveaux Bienheureux dans l'auréole d'une radieuse apothéose.

Ce n'est pas ici le lieu de faire la description de ces tableaux, dus au pinceau des premiers maîtres de Rome. Qu'il me suffise de dire que l'art y était à la hauteur du sujet. Mais aussi quelles scènes plus capables d'inspirer un artiste ! Je vois encore ici le tableau où était représenté le martyre du Bienheureux André Trong : le corps est étendu à terre ; le bourreau, d'un air hébété (1), regarde son sabre rouge de sang, et la mère du jeune confesseur, à genoux, élève dans ses mains, comme un objet sacré, la tête de son fils, de son martyr, qu'elle vient de demander au mandarin

(1) C'est que, pour se donner du courage, les bourreaux annamites ont l'habitude de s'enivrer, avant d'exécuter les condamnés.

et qu'un soldat lui a jeté. A la vue de cette scène la pensée se reportait naturellement vers cette autre Mère, qui, il y a dix-neuf siècles, debout sur le Golgotha, assistait, elle aussi, brisée de douleur, au martyre de son Fils Jésus.

Le Bref Pontifical avait déjà noté cette similitude.

“ Entre ces généreux confesseurs, le jeune soldat André Trong se fit remarquer par sa constance, bien digne de sa courageuse mère qui, à l'imitation de la Mère des douleurs, assista au supplice de son fils, demanda au bourreau la tête du martyr et la reçut sur son sein. . . ”

Mais n'anticipons pas ; car nous retrouverons sur notre route, et la courageuse mère et son héroïque enfant, et les lieux témoins de cette scène sublime.

Le soir de cette inoubliable journée, une cérémonie, à laquelle la présence du Pape donnait un incomparable éclat, réunissait de nouveau la foule des pèlerins plus nombreux encore que le matin. Tout le monde voulait voir ce spectacle de la vieille basilique romaine, mère et maîtresse de toutes les églises, descendant du piédestal où l'ont placée la volonté du Christ et dix-neuf siècles de gloire et de sainteté, pour venir baiser au front les jeunes et déjà brillantes églises d'Extrême-Orient.

Car, c'était bien là, le sentiment qui amenait le Pontife romain, c'était bien pour vénérer les reliques des nouveaux bienheureux que le successeur de Pierre s'avancait à travers l'illustre basilique, acclamé par plus de 40,000 pèlerins, précédé par le cortège des cardinaux et porté par douze gardes nobles sur la *Sedia gestatoria*.

Pour accentuer le caractère de cette rencontre de l'Eglise romaine et des Eglises de Chine et de l'Indo-Chine, ce fut un vicaire apostolique du royaume d'Annam, Mgr Colomer, qui donna la bénédiction du Très Saint-Sacrement, à laquelle assistaient au premier rang de cette immense assemblée de prélats et de fidèles, Mgr Pineau, vicaire apostolique du Tonquin méridional, et Mgr Gendreau, vicaire aposto-

lique du
moins ton
vénérable
ter à Roi
morts pou
C'est au
gner, lecte
à venir t'a
ont connu
talière, su
écouterons
mort plus
leurs amis,
inébranlab
té de leur
mêler à leu
raison parl
Augustin l'
Puis le le
ces exemple
l'héroïsme
Daigne, e
Martyrs bér
Saints Ange
pace, salute

Le territoi
existait avan
de Cochinchi

(1)..... nous
nos foyers franc

lique du Tonquin occidental. Et ce n'était pas la partie la moins touchante de la cérémonie que la vue de ces trois vénérables évêques, venus des extrémités du monde, apporter à Rome les reliques de leurs enfants et leurs frères morts pour la foi.

C'est au pays de ces héros que je t'invite à m'accompagner, lecteur ; c'est devant leur tombeau que je te convie à venir t'agenouiller avec moi. Plusieurs de ceux qui les ont connus vivent encore. Le soir, assis à leur table hospitalière, sur la plus belle natte de leur pauvre paillote, nous écouterons de leur bouche le récit de la vie sainte et de la mort plus sainte encore, des martyrs, leurs compatriotes, leurs amis, leurs parents peut-être. Ils nous diront leur foi inébranlable, leur grand amour de Dieu, l'invincible fermeté de leur espérance. Et si parfois la note poétique vient se mêler à leurs narrations naïves, n'en soyons pas surpris : la raison parle, mais l'amour chante, disent les Italiens et saint Augustin l'avait dit avant eux : *Cantare amantis est.*

Puis le lendemain nous reprendrons notre route, méditant ces exemples et, qui sait ? de ce lointain voyage au pays de l'héroïsme nous reviendrons meilleurs peut-être.

Daigne, en tout cas, l'auguste Reine des Apôtres et des Martyrs bénir les pèlerins et leur pèlerinage ! daignent les Saints Anges du ciel nous accompagner "*in via, ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria !*" (1).

Aperçu historique

Le territoire occupé par le royaume d'Annam, tel qu'il existait avant 1862, époque où en fut distraite notre colonie de Cochinchine, a été habité par trois peuples de fortune

(1)..... nous accompagner le long de la route et nous ramener dans nos foyers tranquilles, joyeusement et sans encombre.

diverse, mais qui ont, les uns et les autres, jeté suffisamment d'éclat pour laisser dans l'histoire, sinon dans le pays, d'ineffaçables traces de leur passage. Sans vouloir remonter jusqu'aux temps fabuleux que la vanité puérile des annalistes indigènes assigne aux origines de ces peuples, il est incontestable qu'au commencement de notre ère, les Kmers (Cambodgiens) occupaient à peu près le territoire actuel de la Cochinchine française ; les Ciampoïs, tout le pays qui s'étend du cap Saint-Jacques aux environs du fleuve Gianh (limite actuelle des missions de Cochinchine septentrionale et du Yonkin méridional) et les Annamites, les provinces allant du fleuve Gianh aux frontières de Chine.

C'est d'ailleurs dans les provinces du Sud de la Chine qu'il faut chercher le berceau des Annamites en tant que peuple : les annales chinoises sont d'accord sur ce point avec celles des *Giao-chi* (nom primitif des Annamites).

C'est du sommet des régions montagneuses que séparent l'Empire Chinois du Tonquin, que s'élança ce vaillant petit peuple, intelligent autant que valeureux, pour conquérir les territoires nouveaux, nécessaires aux besoins de sa race prolifique et remuante.

* * *

Les peuples primitifs sont ce que les fait la nature des lieux qu'ils habitent, pasteurs dans le désert, chasseurs sur les montagnes, pêcheurs sur le bord de la mer, agriculteurs dans les plaines. Apatiques et indolents dans les contrées fertiles, ils prennent l'habitude de se reposer sur la fécondité du sol, du soin de les nourrir ; actifs et entreprenants dans les pays stériles, ils s'ingénient pour arracher à la terre les plantes qu'elle ne leur cède que contre un travail dur et opiniâtre. Mais vint un jour où ce sol pierreux, qui suffisait tant bien que mal à faire vivre quelques familles, se trouve tout à fait incapable de nourrir les enfants et

pe
po
né
ari
vel
vie
n'e
ens
for
ma
mu

T
elle
trop
il n'
avai
pres
leur
laoti
tents
Re
de C
prête
déjà
bord
comm
de po
en ou
contr
pour
ce côt

petits enfants qui ont surgi un peu partout, puis grandi et poussé eux-mêmes des rejetons. Sous la loi de l'impéreuse nécessité, il faut alors s'expatrier, chercher et disputer les armes à la main, si on n'y peut réussir autrement de nouvelles terres, de nouveaux rivages; c'est le combat pour la vie dans toute sa triste vérité. Le fleuve qui déborde n'est pas plus envahissant; les digues que l'on élève pour enserrer ses rives, ne font que donner à ses eaux plus de force pour les rompre, et elles les rompent, à moins qu'une main puissante n'en ait posé les assises et cimenté les murailles. Telle est la loi à laquelle obéit la race annamite.

* * *

Trop resserrée dans ses provinces du Sud de la Chine, elle dut chercher du côté du Tonkin un déversoir pour le trop plein de sa population. En effet, du côté de la Chine, il n'y fallait pas songer et pour cause; l'Empire du Milieu avait besoin lui-même de tout son territoire pour ses propres enfants, de jour en jour plus nombreux; il était d'ailleurs de taille à la défendre. L'insalubrité des montagnes laotiennes les gardait non moins efficacement contre toute tentative d'invasion de la part des *Giao Chi*.

Restait la longue côte maritime qui court des frontières de Chine au golfe de Siam, avec ses larges vallées toutes prêtes à être transformées en rivières, si elles ne l'étaient déjà; avec ses beaux fleuves tranquilles et coulant à plein bord pour transporter les marchandises et faciliter les communications; avec l'Océan immense et la réserve infinie de poissons qu'il cache à peine sous ses flots transparents; en outre, pays sain, autant du moins que peut l'être une contrée située sous les tropiques. Il n'en fallait pas tant pour déterminer la fourmillière annamite à se diriger de ce côté.

Il est naturel de supposer qu'elle trouva sur sa route des populations aborigènes en possession du pays, quoique les monuments écrits qui nous restent de cette époque lointaine et, partant, assez obscure, soient muets sur ce point. Mais comment admettre que les belles plaines du Delta tonkinois, par exemple, soient restées inhabitées et incultes, tandis que les régions montagneuses et malsaines, (les annales de la Chine en font foi) étaient déjà peuplées à cette époque ? Même en dehors de tout argument positif et précis, cela semble inadmissible.

* * *

En arrivant au milieu de ces peuplades primitives les Annamites ont dû, ou les absorber, ou les exterminer ou les refouler vers la région des montagnes.

Que les tribus aborigènes aient été absorbées par les envahisseurs, c'est ce qui semble peu probable à ceux qui savent la répugnance qu'ont les Annamites à s'allier à des personnes appartenant à des races qu'ils jugent inférieures. Il est sinon inouï, du moins très rare, de voir un jeune homme de Cochinchine marié à une Cambodgienne ; à plus forte raison, à une laotienne ou à toute autre jeune fille des vingt ou trente peuplades qui habitent dans les montagnes de l'Ouest et de l'Annam. En outre, s'il y avait eu absorption d'une race au profit d'une autre, il semble qu'il en serait resté quelques traces dans la langue, les mœurs ou les lois ; or, il n'en est rien.

Il n'y a pas eu davantage extermination ; une guerre dont les annamites seraient sortis vainqueurs eût trop chatouillé la vanité nationale pour que leurs historiens eussent omis d'en enregistrer le succès. Il faut donc s'arrêter à la dernière hypothèse : envahie par le flot montant des Giao-Chi, trop faibles pour s'opposer au mouvement ascensionnel et d'ailleurs à peine sensible de l'envahisseur, les peuplades

aborigènes ou
tagnes qu'el
semblent cor
tagnardes, co
Trap, sur le
que j'ai eu o
pays situé a
furent, pour

Il en alla
se trouverer
établi dans le

Is des r
les Kmers, le
Est de la pre
reculée, puis
trèrent avec
208 avant
d'opposer au
même inqué

Les premie
n'eurent pas
Quand on arri
est réservé, o
s'il en est bes
triotés suivir
relève la tête
comme chez s
des étrangers
défauts et de
penser qu'ils
naturellemen
d'indépendan
coup à ceux d
nement qui n

aborigènes ont dû se replier tout doucement vers les montagnes qu'elles habitent encore. C'est d'ailleurs ce que semblent confirmer les traditions de certaines tribus montagnardes, comme celles de la tribu Muông établie à Canh Trap, sur le haut Song Ca, dans la province de Nghé-An, que j'ai eu occasion de voir et qui se prétend originaire du pays situé au nord-est de Cao-Bang. Une à une, toutes furent, pour ainsi dire, refoulées ainsi.

Il en alla de la sorte, jusqu'au jour où les envahisseurs se trouvèrent en face d'un peuple nombreux, fortement établi dans le pays et de taille à lui disputer le passage.

Is des races hindoues, comme leurs frères et voisins les Kmers, les Ciampoï étaient venus s'établir sur la côte Est de la presqu'île indo-chinoise à une époque sans doute reculée, puisqu'ils y constituaient déjà, lorsqu'ils se rencontrèrent avec les Annamites pour la première fois, vers l'an 208 avant Jésus-Christ, un royaume puissant, capable d'opposer aux envahisseurs une résistance sérieuse, parfois même inquiétante.

Les premiers colons annamites qui émigrèrent au Ciampa n'eurent pas de peine à se faire accepter des habitants. Quand on arrive seul dans un pays étranger on est poli, on est réservé, on est modeste, on s'observe, on rampe même s'il en est besoin et si l'on est oriental. Mais des compatriotes suivent ; on se groupent, des villages se fondent, on relève la tête ; on en vient avec le temps, à se considérer comme chez soi, et à regarder les indigènes du pays comme des étrangers. Les Annamites ont tout ce qu'il faut de défauts et de qualités pour que l'on puisse, sans témérité, penser qu'ils ne durent pas agir autrement. Les Ciampoï naturellement, voulurent réprimer ces beaux mouvements d'indépendance. Les colons d'autrefois ressemblaient beaucoup à ceux d'aujourd'hui, ils en appelèrent à leur gouvernement qui n'attendait que cette occasion de tomber avec

ses meilleures troupes sur le dos des Ciampoï, coupables de vouloir être maîtres chez eux. Naturellement, les battus payaient l'amende ; or l'amende, dans l'espèce, c'était, selon le cas, tantôt un arrondissement, tantôt une province. Sans doute, la chose n'alla pas sans difficulté, puisque les Annamites ne mirent pas moins de 1,100 ans à réduire leur redoutable ennemi ; mais, s'ils y mirent le temps, il faut avouer que la besogne a été supérieurement faite, car les Ciampoï sont à peu près anéantis.

C'est un des plus remarquables exemples de cette fameuse " sélection naturelle " dont parle Darwin.

Affaiblis par onze siècles de guerres, relégués dans les montagnes de Binh Thuân, minés par les fièvres des bois, les malheureux Ciampoï, en comptant ceux de leurs frères réfugiés au Cambodge, ne forment plus qu'une misérable tribu agonisante de 90 à 100,000 individus. C'est tout ce qui reste de l'ancien et florissant royaume de Ciampa dont Marco Polo, qui le visita en 1285, disait : " C'est une contrée qui est moult riche et grande " ; et le Bienheureux Odoric du Frioul qui y passa en se rendant en Chine en 1320 : " Le royaume qui a nom Ciampa est un très bel país, car on y trouve toutes manières de vivres et très grande abondance de biens " ; tandis que ces deux illustres voyageurs, les premiers Européens qui, à notre connaissance, aient visité cette partie de l'Indo-Chine, ne font pas même mention du royaume d'Annam.

Maîtres du Ciampa dont le nom disparut à jamais de la carte du monde vers 1670 par la conquête définitive que fit du reste de ce pays Hien-Huong, vice-roi de la Cochinchine, toujours poussés par cette loi inexorable de la nécessité qui leur avait fait envahir successivement toutes les provinces ciampoïses, les Annamites commencèrent aussitôt l'invasion du Cambodge. La fourmillière continuait sa route. Le principe était toujours le même ; seule l'application en varia. Le sol ne suffisant plus à nourrir la population de

jour
vers
ble f
des r
se pr
Siam
seille
d'Anr
partir
chez
sancti
Une f
mong
bodgi
quête
car, si
rière,
de la
Pou
nouve
colons
les an
Ces
nouvel
qui s'y
j'écris,
provinc

Nous
des Gia
pire chi
poussan
roulerai

jour en jour plus nombreuse, quelques familles se dirigèrent vers ces riches plaines du bas Cambodge dont l'incomparable fertilité devait tenter leur cupidité ; d'autres suivirent, des relations s'établirent entre les deux peuples et, l'occasion se présentant d'une guerre que le Cambodge eut avec le Siam, il ne manqua pas de diplomates à la cour pour conseiller aux Cambodgiens de solliciter le secours du roi d'Annam. Le secours fut demandé, accordé et payé. A partir de ce moment, les Annamites se considérèrent comme chez eux en Bas Cambodge, et, de fait, en attendant la sanction du droit, ils y étaient les maîtres du pays (1700). Une fois de plus la race hindoue étaient vaincue par la race mongole ; les Ciampoï l'avait été par les armes, les Cambodgiens le furent par la politique ; et cette seconde conquête fut incomparablement plus rapide que la première, car, si les Annamites ne manquent point de valeur guerrière, ils sont depuis longtemps passés maîtres dans l'art de la diplomatie.

Pour activer l'ardeur de leurs peuples à venir cultiver les nouveaux territoires, les rois d'Annam octroyèrent aux colons un certain nombre d'avantages et de privilèges dont les annales du royaume nous ont conservé l'énumération.

Ces privilèges eurent pour effet d'attirer dans le pays nouvellement conquis un grand nombre de pauvres gens qui s'y sont établis et y ont fait souche, puisqu'à l'heure où j'écris, plus de 200.000 Annamites habitent ces riches provinces.

* * *

Nous venons de suivre d'un coup d'œil rapide, la race des Giao Chi descendant des montagnes qui bornent l'Empire chinois au Sud, se développant graduellement et se poussant méthodiquement, comme ferait un fleuve qui déroulerait lentement le ruban de ses eaux, de la frontière

du Kouang-Si ou du Yun-Nan aux côtes que baigne le golfe de Siam. Nous étudierons tout à l'heure les conséquences pratiques à tirer de cette force d'expansion du peuple annamite ; mais auparavant — car il me semble que le moment est venu d'en parler — disons un mot de l'établissement et des progrès de la religion chrétienne en ce pays.

La partie de l'Indo-Chine, connue aujourd'hui sous le nom d'Indo-Chine française, est une des contrées de toute l'Asie où la foi chrétienne devait le plus tarder à parvenir. La parole sainte avait déjà retenti depuis de longs siècles aux Indes et en Chine ; la presqu'île Malaise et les îles voisines, le Siam et la Birmanie étaient parcourues en tous sens par les ouvriers apostoliques. Le Japon avait déjà donné à l'Eglise de nombreux martyrs, que le royaume d'Annam était encore plongé tout entier dans les ténèbres de la mort.

Le premier missionnaire qui aborda sur ces rivages fut le Bienheureux Odéric de Frioul ; mais ce célèbre enfant de saint François ne s'y arrêta que pour attendre, sans doute une occasion de se rendre par mer en Chine, terme de son voyage (1320.)

Vers 1550, un Dominicain portugais, Gaspard de la Croix, pénétra dans le port de Hatien en Basse-Cochinchine, y travailla quelque temps, puis, pour des raisons ignorées, quitta le pays pour se diriger, lui aussi, vers la Chine où nous le trouvons dans la province de Kouang tong en 1555. Le grand honneur de Gaspard de la Croix est, semble-t-il, d'avoir ouvert ce nouveau champ d'apostolat. Depuis lors en effet, les ouvriers apostoliques n'y laissèrent jamais s'éteindre le flambeau de la foi. Tour à tour les Dominicains portugais de la province de Sainte-Croix fondée, à Goa dans le but spécial de travailler au salut des infidèles, et les Dominicains espagnols de la province du Saint-Rosaire de Manille, viennent de divers points annoncer Jésus-Christ aux peuples de l'Indo-Chine.

Les
même
dats c
ter la
Ent
sions
Pontif
Cochin
vailler
nos co
d'ailleu
Etrang

De l
pour t
divisée
En 185
en fure
le nom
province
de Vinh
tale et a
près des
considér
mite.
L'Egli
l'ainée d
par le P
y fit de
pas à di
merveille
en Europ
rence qu'

Les Jésuites volent sur leurs traces, suivis bientôt eux-mêmes par les intrépides enfants de saint François. Soldats d'une même armée, tous rivalisent de zèle pour implanter la foi et les vertus chrétiennes dans ce sol païen.

Enfin, en 1659, la Société nouvellement fondée des Missions Etrangères de Paris est chargée par le Souverain Pontife de l'évangélisation des royaumes de Siam, Ciampé, Cochinchine, Tonkin, etc. . . . , avec mission spéciale de travailler à la formation d'un clergé indigène. Depuis lors nos confrères ne devaient plus quitter ce pays qui devint d'ailleurs le plus beau fleuron de la couronne des Missions Etrangères.

* * *

De 1669 à 1843, il n'y eut qu'un seul vicaire apostolique pour toute la Cochinchine. En 1843, cette mission fut divisée en Cochinchine orientale et Cochinchine occidentale. En 1850, les provinces du Nord de la Cochinchine orientale furent distraites pour former un nouveau vicariat, sous le nom de Cochinchine septentrionale. Enfin, en 1865, les provinces de Chaudoc et de Hatiën, et une partie de celle de Vinh-Long, étaient détachées de la Cochinchine occidentale et annexés à la mission du Gambodge, qui lui doit près des neuf dixièmes de ses chrétiens. On peut donc considérer ce vicariat apostolique comme une mission annamite.

L'Eglise de Cochinchine est, d'une trentaine d'années, l'ainée de celle du Tonkin, où la foi ne fut portée qu'en 1626 par le Père de Rhodes, de la Compagnie de Jésus. Mais elle y fit de si rapides progrès que l'Eglise tonkinoise ne tarda pas à distancer sa devancière. Ce furent ces résultats merveilleux qui déterminèrent l'apôtre du Tonkin à revenir en Europe pour y chercher des missionnaires. Une conférence qu'il fit, à Paris, sur ces intéressantes missions, à une

pieuse association de jeunes gens, la plupart des étudiants en droit ou en théologie, en décida plusieurs à fonder une Société de prêtres séculiers exclusivement voués aux Missions Etrangères.

Quelques années plus tard, en 1669, deux de ces prêtres recevaient la dignité épiscopale et partageaient pour les missions d'Extrême-Orient, avec le titre de vicaire apostolique, l'un ayant sous sa juridiction la Cochinchine, l'autre le Tonkin.

Dès 1678, cette dernière province était partagée entre les prêtres des Missions Etrangères devenus trop peu nombreux, par suite de la multitude de conversions, et les RR. PP. Dominicains de la Province du Saint-Rosaire de Manille. Le fleuve Rouge marquait la délimitation des deux missions, dont l'une reçut le nom de Tonkin oriental et l'autre, celui de Tonkin occidental.

En 1846, les deux provinces méridionales de cette dernière mission et l'arrondissement de Bô-Chinh en furent distraits pour former le vicariat apostolique du Tonkin méridional. Un demi-siècle plus tard, en 1895, une nouvelle division enleva au Tonkin occidental toute sa partie nord, depuis la province de Son-Tay jusqu'à la frontière de Chine, pour en faire le vicariat apostolique du Haut-Tonkin. Enfin, en février 1902, un bref du Souverain Pontife détachait encore du Tonkin occidental les deux provinces de Ninh-Binh et de Thanh-Hoa pour en former le vicariat apostolique du Tonkin maritime.

Le Tonkin oriental subit le même sort et donna naissance en 1840 au Tonkin central et en 1879 au Tonkin septentrional. Ces trois missions continuent à être administrées par les Dominicains de la province du Saint Rosaire qui se sont adjoint depuis quelque temps un certain nombre de religieux français du même Ordre.

L'Eglise annamite a donc aujourd'hui trois siècles d'existence.

Depuis 30
divine, a en
de temps en
de prendre
générales, ta
depuis 300
monstre de l
On l'a dit to
de l'Eglise d
des tyrans a
Dès le xv
reprises (16
chrétiens jet
eurent même
palme du ma
Au xviii
terribles ravi
tienté naissa
reuse questio
l'essor de ce
des Tay Son
ouvriers apos

Les débuts
auspices. Un
remis sur son
évêque d'Adre
On était en di
montrer recon

Persécutions

Depuis 300 ans que la parole des apôtres, unie à la grâce divine, a enfanté au Christ ce nouveau-né, c'est à peine si, de temps en temps, quelques années de paix lui ont permis de prendre le développement auquel il aspire. Tantôt générales, tantôt locales, les persécutions n'ont guère cessé depuis 300 ans de s'acharner sur ce berceau, comme le monstre de la fable, pour dévorer l'enfant qui y reposait. On l'a dit tout justement, il suffirait pour écrire l'histoire de l'Eglise d'Annam de mettre bout à bout tous les édits des tyrans annamites contre la religion.

Dès le XVII^e siècle, les missionnaires furent, à plusieurs reprises (1640, 1660, 1696) chassés du royaume et leurs chrétiens jetés en prison. Plusieurs d'entre les néophytes eurent même le bonheur de cueillir, en cette occasion, la palme du martyre.

Au XVIII^e siècle, une nouvelle persécution (1736) fit de terribles ravages parmi les premiers fruits de cette chrétienté naissante. A ces désastres, vint s'ajouter la malheureuse question des rites qui arrêta pour de longues années l'essor de ces belles missions. Enfin, en 1775, la révolte des Tay Son paralysa à peu près complètement le zèle des ouvriers apostoliques.

*
*
*

Les débuts du XIX^e siècle s'ouvrirent sous les plus brillants auspices. Un prince dépossédé par les Tay Son venait d'être remis sur son trône par un Français, Pigreux de Béhaine, évêque d'Adran et vicaire apostolique de la Cochinchine. On était en droit d'espérer que le roi Gia Long saurait se montrer reconnaissant à l'égard des missionnaires auxquels

il devait sûrement la couronne, peut-être la vie ; il n'y manqua pas, en effet, car il alla jusqu'à ne pas les persécuter.

Lorsque la cigogne demanda son salaire pour l'os qu'elle venait d'extraire du gosier du loup, elle en eut la réponse que l'on sait :

Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez ! vous êtes une ingrata ;
Ne tombez jamais sous ma patte ?

Le monarque annamite ne raisonnait pas autrement.

Ses descendants et successeurs, Minh Menh (1820-1841), Thieu Tri (1841-1847), et Tu Duc (1847-1883) n'eurent pas de ces scrupules et n'omirent rien de ce qui était en leur pouvoir pour exterminer la religion chrétienne.

Trente années durant, tout ce que la rage de l'enfer put inventer fut mis en œuvre pour lasser la constance des chrétiens et noyer l'Eglise annamite dans le sang de ses enfants. Elle allait expirer quand Dieu intervint, tira du fourreau sa bonne épée franque et châtia les mécréants. Ces choses se passèrent de 1858 à 1862.

Les provinces qui forment depuis notre colonie de Cochinchine payèrent les frais de la guerre.

Deux fois, depuis lors, en 1873 et en 1884, la mauvaise foi de la cour de Hué obligea la France à intervenir de nouveau, les armes à la main, pour exiger l'observation des traités. La conséquence en fut que le royaume annamite tout entier finit par tomber sous la dépendance du gouvernement français.

* * *

On s'est demandé si la religion avait gagné à cette intervention de la France en Annam. D'aucuns se sont con-

te
de
co
Me
pé
fac
tar
chr
con
se
paï
tem
per
naït
daie
prat
tout
deu
là, e
chré
vêq
sécul
men
il est
éclair
tres,

La
d'exci
dans
quefo
sionni
1885,
qu'il s

tentés, pour asseoir leur jugement, de compter le nombre des missionnaires et des chrétiens mis à mort depuis le commencement de la persécution sous le règne de Minh Menh (1833) jusqu'au jour de l'entrée des navires européens en rade de Touranne (août 1858) ; puis ils ont mis en face les affreuses boucheries qui, de 1858 à 1862, et plus tard, en 1874 et en 1885, ont rougi le sol annamite de sang chrétien ; ils ont ensuite constaté que plusieurs de nos compatriotes ont été souvent un obstacle, par leur mauvaise conduite et leurs tracasseries, à la conversion des païens ; et ils ont conclu que mieux eût valu laisser au temps et à l'hérosisme des chrétiens le soin d'éclairer les persécuteurs ; ceux-ci, disent-ils, auraient fini par reconnaître que la justice et leur propre intérêt leur commandaient de laisser aux meilleurs de leurs sujets la liberté de pratiquer les préceptes de leur religion divine. Mon Dieu, tout cela est fort possible ; seulement comme il y avait déjà deux siècles qu'on travaillait à les éclairer par ce moyen-là, et que, depuis vingt-cinq ans surtout, des milliers de chrétiens, de religieuses, de cathéchistes, de prêtres et d'évêques y avaient été de leur vie ; que d'ailleurs la persécution n'en devenait que plus violente et affichait hautement son intention d'en finir avec la religion chrétienne ; il est possible que, le jour où les bourreaux auraient été éclairés, ce jour-là, il n'y ait plus eu de fidèles, plus de prêtres, plus d'évêques, plus d'Eglise !

* * *

La présence de la France en Annam ne pouvait manquer d'exciter encore la fureur et la rage du tigre. L'indécision dans la conduite de l'expédition, les demi-mesures, quelquefois aussi une défiance injustifiable vis-à-vis des missionnaires, coûtèrent à la chrétienté annamite, de 1858 à 1885, la vie de plus de 70,000 fidèles ; on peut regretter qu'il ait fallu payer si cher une paix qu'il nous eût été fa-

cile d'obtenir pour rien. L'inobservation par l'Annam du traité de 1787 entre la cour de Versailles et Cia Long ; trente années de la plus terrible persécution qu'on ait vue depuis celle du Japon au XVII^e siècle, le massacre de nos nationaux, emprisonnés, tenaillés, coupés en morceaux pour le seul crime d'être venus enseigner aux Annamites à être vertueux, bons envers leurs semblables et fidèles à leurs princes ; les insultes faites à notre pavillon, les guet-apens tendus à nos officiers, justifiaient, plus qu'il n'en était besoin, l'intervention du gouvernement français dans les affaires annamites. Il fallait aller à Hué, s'emparer de la capitale, détrôner le Roi et à sa place un de nos partisans.

Jamais si belle occasion ne s'était présentée ; un prétendant chrétien de la famille de Lê, toujours chère aux Tonkinois, avait réussi à rallier à sa cause un grand nombre d'indigènes ; déjà il s'était emparé de six provinces du Tonkin. Avant de marcher sur Hué, il fit demander à l'amiral gouverneur de Saïgon, de le soutenir. La seule présence des troupes françaises, appuyant l'action des Tonkinois, eût suffi pour faire tomber la capitale aux mains des insurgés. L'amiral Bonnard le savait ; il savait aussi que le prétendant s'engageait d'ores et déjà à mettre son pays sous le protectorat français, s'il réussissait à le conquérir ; il savait encore que la qualité de chrétien de Petra Lê Phung le mettait dans l'impossibilité de manquer à sa parole, puisqu'il avait absolument besoin de notre appui moral pour maintenir en pays païen sa couronne royale sur sa tête chrétienne. L'amiral Bonnard savait tout cela, et il ne se remua pas, perdant ainsi la plus belle occasion qui jamais se rencontra de conquérir un royaume aussi bon compte. C'est, je crois, la plus grosse faute qui eût été commise dans l'histoire de l'occupation de l'Annam ; ce n'est pas la seule. Je ne ferai pas mention des autres.

(A suivre).